



B. L. franc.
p. 608.

no. 2020

2020

SOCRATE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

Prix 30 fcs.



A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHL REY.

M. DCC. LXI.

THE

LIBRARY

OF THE

CONGRESS

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

WASHINGTON



1850

RECEIVED

SEP 10 1850

LIBRARY



A M A D A M E

M A D A M E L A C O M T E S S E
D' H U M B E C Q U E.



A D A M E,

LES dédicaces ne sont que trop souvent des Panégyriques ennuyeux. Elles avilissent le Protégé sans honorer le Protecteur. Des louanges déplacées dégradent aux yeux d'un Lecteur sensé, & l'Écrivain bas qui les débite, & la Personne riche ou puissante qui les reçoit.

Un génie brillant qui jouit aujourd'hui de sa gloire & de sa supériorité, sans que l'âge lui fasse rien perdre de l'une ou de l'autre, a osé le premier mettre dans ses Épîtres Dédicatoires

autre chose que des Éloges. Il les a enrichies de dissertations utiles, de vues neuves & piquantes. Il y a placé des leçons avantageuses pour ceux qui cultivent les Arts, au-lieu de les remplir de flateries rampantes qui les deshonorant.

Souffrez, MADAME, que je l'imite autant que le permettra la faiblesse de mes talens. Souffrez qu'en vous dédiant une Pièce j'ose ne point parler de vous. Quand on a pour soi le nom de CLERMONT-TONNERRE, quand aux qualités qui font respecter une femme, on joint les graces qui la font aimer, on est au-dessus des louanges sinceres & désintéressées, parce qu'on les mérite; on dédaigne les éloges faux & mendiés, parce qu'on n'en a pas besoin.

En faisant une Tragédie de Socrate je n'ai voulu ni me comparer à personne, ni humilier personne. Je ne connais point ceux qui en ont fait sous ce titre avant moi. Mon unique dessein a été de ne pas les copier, de donner un Socrate intéressant, & point déclamateur, de faire une Pièce sans incidens, sans tirades, où il n'y eût ni songes, ni récits, où l'on trouvât des caractères très-différens, sans contraste affecté; une Pièce où le principal Personnage fût vraiment le seul objet de l'action, où ce Per-

Sonnage occupât toujours la scene , en y paraissant fort tard , & pût arracher des larmes , sans fureur , sans passion , en conservant toujours le sang froid le plus stoïque. Enfin , j'ai voulu faire une Pièce où il n'y eût que des sentimens naturels , où l'on ne remarquât ni emphase déplacée , ni héroïsme ridicule : Que j'aie rempli ou non cette idée , il est sûr que je l'ai eue , & qu'il en a résulté une Tragédie en cinq Actes.

Si elle a quelque mérite réel , j'ose croire que c'est celui de la simplicité. Je m'applaudis avec complaisance de lui avoir donné au moins celui-là , parce qu'il a été rare presque de tous les temps , & qu'il le devient encore plus de jour en jour.

J'admire quelquefois, MADAME, la singularité des mélanges avec lesquels on permet aux Poètes de remplir ce qu'ils appellent des Pièces de Théâtre. Je vois que chez tous les Peuples les Spectacles sont destinés au divertissement. Les hommes s'y rassemblent pour chercher, disent-ils, le plaisir. Je ne conçois pas qu'ils veuillent bien s'y laisser imposer les fonctions les plus laborieuses ; que sous prétexte de les amuser , on ose exiger d'eux plus de contention d'esprit que

n'en demandent souvent les affaires les plus embrouillées.

C'est un travail pénible sans doute , que d'avoir à démêler les intérêts de quatre ou cinq Personnages qui se croisent tous à la fois, & presque toujours sans nécessité. C'en est un que d'être obligé de passer sans intervalle de la joie à la douleur ; de s'appliquer sans fruit à démêler une énigme obscure , dont le dénouement seul peut donner la clef. Il n'est pas agréable de se sentir refroidir par les propos gigantesques ou politiques d'un Acteur , à l'instant où l'on commençait à être échauffé par les expressions tendres de l'autre. Il l'est encore moins d'écouter pendant deux heures des Vers souvent aussi sonores qu'inintelligibles, & que les Comédiens heurlent le plus haut qu'ils peuvent, parce qu'il leur est impossible de trouver aucun sens raisonnable à y prêter. Voilà pourtant ce qu'on est souvent obligé d'essuyer à nos Spectacles , ce qu'on éprouve à plus d'une Tragédie , même parmi celles qui jouissent de quelque réputation.

On a fait avec raison de l'unité d'intérêt, ou d'action , une des premières règles du Théâtre. C'est peut-être même la seule qu'on y doive suivre scrupuleusement. Mais cette loi sage est au

nombre de celles pour qui les hommes n'ont qu'une admiration stérile , qu'ils vantent avec enthousiasme , & qu'ils n'exécutent jamais.

Voyez, MADAME, parcourez les Théâtres de toutes les nations , excepté celui des Grecs , vous trouverez par-tout de longs Romans dialogués , où le sujet principal est dépendant d'une foule de sujets subordonnés : il est étouffé sous une multitude d'épisodes étrangers. De pareilles Pièces ressemblent à ces habits de mauvais goût , où une opulence mal adroite a plaqué tant de broderie , qu'on distingue à peine le fonds qui la porte. Les yeux en sont d'abord éblouis , mais ils se détournent bientôt pour chercher ailleurs une simplicité plus noble , une magnificence moins accablante.

Nous avons chez les Romains , Térence , Plaute & Seneque. L'un n'a pour toutes ses Comédies qu'une seule intrigue toujours embrouillée , & toujours précisément la même. Il y a cousu des déclamations très-élégantes , dit-on , mais encore plus froides. Ce sont toujours deux Vieillards ridicules , deux Valets plus fripons que plaifans , deux jeunes Gens plus libertins qu'amoureux , deux Filles esclaves enlevées dès le berceau par des Pirates , & recon-

nues à la fin pour Citoyennes sans aucune vraisemblance.

Plaute , avec plus de vivacité & d'indécence , mais avec une conduite encore moins raisonnée , surcharge tout autant ses plans. Ils n'ont que le mérite d'être un peu plus variés , quoique ses caractères ne le soient pas davantage. Il a des scènes agréables , des situations plaisantes ; mais elles sont rares. Si des vingt Pièces qui nous restent de lui , on retranchait les jeux de mots insipides , les équivoques dégoutantes , les rôles répétés ou inutiles , on ne retrouverait qu'un bien petit volume.

Seneque , dans ses Tragédies , a les mêmes défauts pour le fonds. Il y a joint une enflure extravagante pour le stile. Rien ne nous autorise à croire que les Tragiques Romains qui l'avoient précédé , & que le temps a détruit , eussent un autre goût.

Quand les Muses , après un sommeil de quinze siècles , se réveillèrent en Italie à la voix de Léon X , elles conserverent dans Rome moderne la même marche qu'elles avaient eue dans l'ancienne. Guichardin écrivit l'Histoire comme Tite-Live ; le Tasse mit dans sa Jérusalem la noblesse , la pureté & l'harmonie de

l'Énéide. Les Poètes Dramatiques , de leur côté , furent aussi compliqués , comme Térence , & souvent grossiers comme Plaute.

Quelques étincelles de ce feu ranimé à grands frais sur les bords du Tibre , volèrent jusques dans l'Espagne , riche alors & triomphante sous Philippe II , & dans l'Angleterre , moins riche , mais plus heureuse sous Élisabeth. Lopès de Véga & Shakespeare développerent chacun dans leur Pays les richesses du génie le plus sublime , avec les absurdités de la plus épaisse ignorance. On s'accoutuma à ne placer sur les Théâtres créés par eux , que des tissus monstrueux d'événemens disparates , d'aventures barbares accumulées les unes sur les autres , sans choix & sans liaison.

Telle est , MADAME , la force de l'exemple confirmé par un long usage , que la scene est encore à peu près au même état chez ces deux nations , quoique les mœurs & le gouvernement s'y ressemblent si peu , quoique l'Inquisition ait fait pousser dans l'une le respect pour le culte jusqu'à l'esclavage , quoique dans l'autre la liberté aille jusqu'à la licence.

Au bruit de ces succès nos ancêtres commencerent à se réveiller. Nous n'avions eu jusques

là que les Myſteres & les Confréries de la Paſſion , avec la magnificence auſſi dangereuſe que gothique des Tournois. Mais enfin les Prudhommes François ſe laſſerent de ne ſçavoir que marcher avec de longs éperons dorés. Les Marquis voulurent apprendre à lire. On en vint à ſe douter qu'il pouvoit y avoir des objets plus faits pour le Théâtre , que le Diable , & le Pere Éternel ; (a) qu'on pouvoit rire d'autre choſe que du Paradis & de l'Enfer. On ſongea alors à ſe procurer des Spectacles , à l'imitation de nos voiſins. Il ſe trouva des Auteurs qui chercherent des ſujets de Comédie ailleurs que dans l'Évangile.

Plusieurs d'entre eux ſçavaient le Grec. Des Traductions Latines pouvaient un peu faire connaître aux autres les Tragiques d'Athènes. Ce

(a) C'eſt une choſe bien ſingulière que chez tous les Peuples connus à l'établiſſement des Théâtres , on y ait pu produire ſans ſcandale les objets du culte reçu. Ariſtophane faiſait des Dieux de ſon temps , les Bouffons de ſes Pièces. Plaute ne les traitait pas avec beaucoup plus d'égards. Chez nous , à la vérité , c'était ſurtout le Diable qui brillait dans la Farce aux treizième & quatorzième ſiècles. Mais il était bien difficile que le ridicule dont on le chargeait ne retombât pas un peu ſur Dieu , & ſur les Saints qu'on lui associait.

ne fut cependant ni Sophocle , ni Euripide qu'ils se proposerent d'imiter. Ils préfererent à ces modeles anciens les Auteurs modernes dont Londres & Madrid s'enorgueillissaient. On vit bientôt régner sur notre scene , comme sur les deux autres , les folies les plus barbares.

L'extravagance Espagnole l'emporta pourtant bientôt sur l'extravagance Anglaise. La premiere étoit plus douce : elle avoit plus de rapport à nos mœurs. La Castille étoit depuis près d'un siècle le Pays des Héros. Ils découvraient le nouveau Monde ; ils dominaient dans l'ancien. Ils nous battaient en Italie, en Flandres, sur les Côtes de Portugal. Nos fréquentes relations avec eux nous forcerent d'en recevoir ce qu'ils avaient de plus facile à communiquer. Le fruit de tant de sang répandu , de tant de richesses prodiguées contre eux par quatre de nos Rois , fut de transporter en France une maladie qui ne se guérit point avec le quinquina , & leur langue qui nous avait été jusques-là inconnue.

Celle-ci étoit déjà polie. La nôtre, il faut l'avouer, MADAME, étoit encore bien barbare. Ceux de nos premiers Écrivains qui voulurent employer cet instrument grossier, furent séduits par

les succès de Lopès de Véga, & de ses imitateurs, qu'applaudissait une nation si longtemps victorieuse. Nous laissâmes donc à Shakespeare les potences & les batailles. Nous prîmes des Espagnols je ne sçais quel jargon de galanterie outrée, les pointes ridicules, les métaphores ampoullées. Toutes les femmes furent des astres brillans, tous les beaux yeux devinrent des étoiles ; un amant comparait sa maîtresse à l'aube du matin. La trouvait-il trop froide, il essayait de ranimer sa flamme par le vent de ses soupirs. La voyait-il irritée, il tachait d'éteindre la foudre de sa colere par des rivières de larmes. Depuis Garnier jusqu'à Rotrou toutes nos Pièces sont écrites de ce stile. Le grand Corneille lui-même n'en est pas exempt.

Malheureusement à tous ces défauts, dont Racine & Boileau nous ont corrigé, nous en joignîmes un qui nous est resté. Nous adoptâmes, d'après ces mêmes Comiques Espagnols, le gout des intrigues compliquées, des doubles intérêts, des épisodes qui suppléent à la sécheresse d'un Auteur, & lui donnent moyen de remplir ces cinq Actes, que nous nous sommes fait une loi impitoyable d'exiger dans les Tragédies.

Je ne songe point, MADAME, à faire ici une

differtation en règle. Si j'aurais ce dessein , j'aurais peut-être bien des choses nouvelles à dire. Je développerais des idées encore plus vraies que singulières. Nous croyons que notre Théâtre est le véritable héritier de celui d'Athènes ; nous nous flatons d'avoir recueilli la Muse de Sophocle, & le consentement apparent de l'Europe contribue encore à affermir cette opinion.

Il me seroit pourtant facile de prouver combien elle est fausse. Je démontrerais sans peine que notre Melpomène est une bâtarde heureuse, issue du génie effréné des Espagnols , & de la sage circonspection des Grecs. Elle a sçu réunir , il est vrai , quelques-unes des qualités brillantes de ceux à qui elle doit le jour : elle les a effacés tous deux ; mais à quelque degré de gloire qu'elle soit parvenue , je ne crains pas d'avancer qu'elle aurait été plus loin , si , renonçant entièrement aux écarts fatiguans de l'un , elle s'était encore plus rapprochée de la marche modeste & naturelle de l'autre.

Corneille le Législateur de notre Théâtre , Racine devenu plus que son rival , se conformerent trop en donnant leurs Pièces immortelles , à une partie des usages qu'ils trouverent établis. Ils introduisirent sur la Scene

Françaife la décence & la dignité. L'un y parla de politique avec noblesse ; l'autre y exprima , presque toujours fans fadeur , les plus tendres sentimens de l'amour. Mais par une fatale complaisance , ils acheverent d'en bannir à jamais cette majestueuse simplicité que les Grecs avaient si fort chérie. Ils continuerent à donner des Romans compliqués , des intrigues pénibles , comme leurs prédécesseurs.

Je ne veux pas diminuer le mérite de ces deux grands Hommes. Ils font avec raison les délices & la gloire de la nation qui les a produits. Je les admire , je leur rends plus de justice peut-être que ceux qui, n'ayant pour eux qu'un respect aveugle , sont assurément incapables de sentir les beautés de leurs Ouvrages , s'ils n'y voient aucun défaut. Je ne suis pas étonné que Phèdre & Cinna aient arraché les 'applaudissemens de leur siècle , & soient regardés comme des modèles par les Écrivains du nôtre.

J'ose dire seulement que si ces Tragédies sont des chefs-d'œuvres , ce ne sont pas des Pièces simples. J'ose assurer que quoique leurs Auteurs se soient proposés de suivre les règles d'Aristote, ou celles que la nature bien observée avait fait découvrir aux Grecs , ils les ont souvent

violées. L'antiquité n'a certainement point de caractère plus beau , ni mieux soutenu que celui de la Phèdre Française. Mais certainement aussi Euripide ne se serait pas permis d'en diminuer l'effet par le rôle d'Aricie, qui devient ennuyeux, s'il n'intéresse pas , & qui fait tort à celui de Phèdre, s'il intéresse. Si Atalide m'attendrit , comment puis-je me prêter au désespoir de Roxane ? Si Hermione s'est emparée de mon cœur, quelle place y reste-t-il pour les soupirs d'Andromaque ?

Que servent de même Maximé & Livie dans Cinna ? Cléopatre n'éclipse-telle pas absolument Rodogune ? Que devient dans Pompée une autre Cléopatre auprès de Cornélie ? Toutes les Pièces de Corneille ne sont-elles pas, comme celles de Racine , composées de groupes différens , qui divisent & partagent nécessairement l'attention , & qui par conséquent l'affaiblissent ? Il faut dans les Tragédies des mouvemens & des intérêts violens , je le sçais. C'est dans les combats du cœur que consiste l'art ; mais pour émouvoir le spectateur il ne faut pas le mettre dans l'incertitude du côté où il doit jeter les yeux. C'est pourtant là , MADAME, l'embarras où vous avez dû

quelquefois vous trouver aux Pièces dont je parle.

La grandeur des idées , la vérité des caractères , la beauté de l'expression , y dédommagent en partie de la peine que cette variété doit causer. D'ailleurs l'art avec lequel leurs Auteurs se démêlaient de ces labyrinthes embarrassés , fit illusion à leur siècle & à la postérité. Parce qu'ils ne bronchaient presque jamais dans leur route , on se persuada qu'ils avaient choisi la bonne. Leurs successeurs se crurent obligés d'y marcher comme eux. Mais n'ayant ni leur adresse , ni leurs ressources , ils n'y trouvèrent guères que des écueils.

Leurs chutes répétées, ni les efforts heureux de M. de Volt. (a) pour nous indiquer une voie plus facile & plus sûre , ne nous ont pourtant pas encore désabusés. Loin de retourner en arrière , loin de chercher à quitter l'allure licenciée qu'a fait prendre à nos peres l'envie d'imiter les Espagnols , nos jeunes Écrivains paraissent tendre aujourd'hui à ce qu'ils appellent la hardiesse Anglaise. Ils font bien sans doute , si le Parterre les y encourage. Quand on veut être loué

(a) Dans Mérope , dans Zaïre , dans la Mort de César , &c.

de son vivant , il y aurait de la folie à aller contre le gout de sa nation.

Si cependant la nôtre venait à se décider pour ces coups de Théâtre , pour ces incidens multipliés sans vrai-semblance , pour cette pompe déplacée , dont la magnificence ne sert qu'à rendre plus sensible la mesquinerie de nos salles de Spectacle , elle pourrait faire à ses Écrivains une réputation éphémère : elle pourrait leur assurer des éloges passagers. Mais ce gout n'en ferait pas moins un gout corrompu : il n'en annoncerait pas moins la chute de l'art , & le voisinage de la barbarie.

Vous êtes surprise , M A D A M E , que je n'aie hazardé aucune démarche pour parvenir à faire jouer ma Pièce. Je sçais que la représentation est vraiment ce qui donne la vie aux Ouvrages de cette nature. Un seul jour au Théâtre procure plus de célébrité que trente ans d'impression. C'est de l'art des Acteurs qu'on peut espérer cet éclat qui en impose au Public , & qui semble donner des droits à l'immortalité.

Il est bien vrai que si de cette façon les succès deviennent plus rapides & plus brillans , les revers sont aussi plus prompts & plus dangereux. Mais enfin ce Public n'accorde les uns que

sous la condition que l'on bravera les autres. Les Pièces qui n'ont pas subi cette épreuve , il les regarde comme des combattans timides qui n'ont pas osé se produire sur l'Arène , & cette idée le dispose mal en leur faveur : j'en conviens : je n'ai pourtant pas cru devoir rien faire pour me mettre à l'abri de ce préjugé facheux. Pour engager les Comédiens à risquer une Pièce, il ne suffit pas que l'Auteur la croie bonne ; car on les joueroit toutes. Il faut encore qu'il soit à Paris , & je n'y suis point. Il faut au moins qu'il ait une réputation , & je n'en ai point. Il faut donc renoncer à voir ma Pièce dans l'alternative d'un succès flâteur , ou d'une chute humiliante , & je m'en console.

Mon manuscrit est tombé entre les mains d'une personne qui doit bien connaître le Théâtre , dont le nom seul rappelle de grands talens & de grands succès. Elle a reproché à mon Ouvrage plusieurs défauts , dont trois surtout sont essentiels à son avis. Permettez-moi, MADAME, d'examiner en peu de mots si j'ai dû penser comme elle. Le premier défaut , c'est le peu d'incidens dont la Pièce est chargée. J'ai répondu d'avance à cette critique.

Le second , c'est le temps qui s'écoule

avant que Socrate paraisse. On ne le voit qu'au quatrième Acte , & cette personne prétend que c'est une faute sans exemple contre les règles du Théâtre. Elle aurait pu pourtant se rappeler que le Tartuffe paraît de même fort tard. On n'en a point fait un reproche à Molière : on lui en a sçu gré comme d'une adresse louable. En effet , le caractère du Tartuffe est si odieux , qu'on aurait eu peine à le supporter pendant cinq Actes entiers. J'ai différé l'arrivée de Socrate par un motif différent. Le caractère que j'ai taché de lui donner était trop beau , pour qu'il fût possible de le soutenir longtemps dans toute sa noblesse.

Il n'a d'autre passion que la vertu. Par cette raison je ne l'ai montré que dans les deux instans où cette vertu pouvait être intéressante , sans aucun secours étranger. Il ne parle que pour rejeter des offres dont sa vie dépend. Il sçait qu'il va mourir , & il meurt en effet plutôt que de trahir un seul instant la vérité qu'il a enseignée toute sa vie.

Qu'on examine si la Pièce languit dans son absence , si l'on n'est pas toujours perpétuellement & uniquement occupé de lui dans les trois premiers Actes. Qu'importe qu'on le voie ,

pourvu qu'il n'y ait pas une démarche qui n'aille à le perdre ou à le sauver ? Est-il nécessaire qu'on l'entende lui-même , dès qu'il n'y a pas un seul vers dont il ne soit l'objet ?

Le troisième défaut qu'on m'a reproché , c'est d'avoir rendu le dénouement trop facile à deviner. J'avoue que je ne suis pas persuadé que la beauté d'un dénouement consiste, comme quelques Écrivains le pensent , à être une espèce d'énigme , dont un hazard imprévu vient tout d'un coup donner le mot. C'est une des règles dont on parle le plus. Ce ne serait peut-être pas celle dont on serait le moins en droit de se dispenser. Il serait beau , mais encore plus difficile de faire une Pièce qui intéressât depuis le commencement jusqu'à la fin , quoique la fin en fût prévue dès le commencement. Il faudrait pour cela des talens supérieurs ; c'en était assez pour m'ôter toute envie de songer à en donner un modèle.

Jusqu'aux derniers vers du quatrième Acte , le sort de Socrate est douteux , & le dénouement incertain. Si la fureur d'Anitus & la bassesse du Sénat laissent craindre que le Grand-Prêtre n'ait l'avantage , l'amour de son fils , & ce qu'il se promet , soit de son éloquence , soit

de celle de ses amis , donne lieu d'espérer qu'il pourra défendre le pere d'Aglaé. Il s'agit de sçavoir si l'intérêt diminue quand tout est décidé ; si le cinquième A&te est faible , parce que dès la premiere Scene on voit qu'il faut absolument que Socrate y périsse. Je m'en rapporte à cet égard aux Lecteurs sensibles , & je ne leur demande point de grace.

On dit communément , & l'on me l'a dit à moi-même , que le sujet de Socrate n'est pas théâtral. Cela peut être ; mais j'ai la faiblesse de croire que s'il peut jamais le devenir , ce n'est que de la maniere dont je l'ai traité. Si je lui ai donné une fille , c'est que son rôle devient plus naturel & plus agréable que celui d'une femme telle que Xantippe. Celle-ci , après ce qu'en rapporte l'histoire , ne peut être qu'un personnage déplacé auprès de son mari mourant. Si j'ai rendu cette fille sensible à l'amour du fils de son ennemi , c'est que cet amour n'est point fade ; c'est qu'il fait le vrai nœud de la Pièce ; c'est qu'il en augmente l'intérêt. On pourra me blâmer d'en avoir mal tiré parti , mais non pas , je crois , de l'avoir imaginé.

Je me suis bien gardé de représenter Socrate devant ses Juges , & de leur faire pro-

noncer son Arrêt en public, malgré les preuves évidentes de son innocence. Cette situation se retrouve dans les Pièces qui ont précédé la mienne. Dans l'une elle donne lieu à des plaisanteries, dans l'autre à des déclamations. Pour moi, je l'avoue, elle m'a toujours paru trop révoltante pour que je pusse songer à l'employer. Cet horrible triomphe du crime sur la vertu, autorisé par les organes des Loix, est une de ces choses qu'il faut éloigner le plus qu'on peut des yeux & de l'imagination des Spectateurs. S'il est conforme à la vérité historique, il blesse les mœurs ; il ferait presque rougir d'être homme.

Une triste expérience nous apprend que les Juges arbitres souverains de la fortune, de la vie & de l'honneur de leurs semblables, se sont permis quelquefois de faire des affronts cruels à cette Justice dont ils doivent être les défenseurs. Mais il ne faut pas multiplier les exemples d'une faiblesse, ou d'une malignité si effrayante. Pour inspirer de l'horreur contre les Juges prévaricateurs, c'est bien assez de montrer l'Innocent mis à mort par leur ordre. Il n'est pas nécessaire de leur faire prononcer sur le Théâtre l'Arrêt qui le condamne.

(xxiiij)

Voilà, M A D A M E, le peu que j'avais à dire sur cette Tragédie pour justifier l'imprudence que j'ai de lui laisser voir le jour. C'est mon premier Ouvrage en ce genre ; ce sera probablement le dernier. Daignez-en accepter l'hommage : regardez-le comme une preuve de l'estime & du respect que vous inspirez à tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître.





NOMS DES ACTEURS.

S O C R A T E.

A G L A É, Fille de Socrate.

A N I T U S, Grand - Prêtre.

C R I T O N, Fils d'Anitus.

M E L I T U S, Prêtre & Sénateur.

C R É M É S, Président de l'Aréopage.

P L U S I E U R S S É N A T E U R S.

D E U X A M I S D E S O C R A T E.

P L U S I E U R S H O M M E S D U P E U P L E.

*La Scene est dans une Salle publique ,
au-dessus de la Prison , où on suppose que
les assemblées de l'Aréopage se tiennent.*

S O C R A T E,



SOCRATE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.



M I, c'est aujourd'hui qu'il faut mon-
trer ton zèle ;

A nos engagements , si ton cœur est
fidèle ;

Si , contre l'ennemi qui nous a bravés tous ,
Tu conserves toujours un généreux courroux ,
Nous le verrons bientôt hors d'état de nous
nuire.

Au pied de ces Autels qu'il a voulu détruire ,

A

Il va noyer enfin dans son sang odieux
De sa témérité l'exemple dangereux.

M E L I T U S.

Où, je te l'ai juré , je tiendrai ma promesse.
A te servir déjà tu vois que tout s'empresse :
Socrate , dans les fers , ne peut nous échapper ,
Le Sénat va donner l'ordre de le frapper.
Ma voix secondera le zèle qui t'anime ,
Je veux dès aujourd'hui te livrer ta victime.

A N I T U S.

Que cet espoir est doux à mon cœur irrité !
Je verrai donc fléchir ou punir ta fierté ,
Philosophe orgueilleux, dont la raison hautaine
Affecta si longtemps de provoquer ma haine.
Dis-moi, dans la prison as-tu vu son maintien ?
Que dit-il ? que fait-il , & quel air est le sien ?
A-t-il enfin perdu de son orgueil farouche ?
Laisse-t-il échapper des plaintes de sa bouche ?
Sçait-il bien que c'est moi qui cause son mal-
heur ,

Et qui jouis ici de toute sa douleur ?

M E L I T U S.

Il montre , je l'avoue , une fermeté rare :
Il paroît insensible au coup qu'on lui prépare :
Son ame se soutient dans un calme profond ,
Et rien encor n'a pu faire pâlir son front :

Il conserve toujours un reste d'espérance.
Mais lorsque du Sénat la fatale Sentence
De ses faibles amis confondra les desseins ,
Et viendra sans retour le livrer dans nos mains ;
Quand il verra la mort à ses yeux présentée ,
Précipiter vers lui son ombre redoutée ,
Il tremblera sans doute , & l'aspect du cercueil

Abaîssera sans fruit son indomptable orgueil.

A N I T U S.

Ah ! si du cœur humain écoutant la faiblesse ,
Il pouvait en mourant montrer quelque bassesse ;

Si , par tous les affronts dont je vais l'entourer ,
Je pouvais & le perdre , & le deshonorer ,
Ce moment si funeste à sa gloire flétrie ,
Deviendrait , cher ami , le plus beau de ma vie.
Je ne m'en défens point , je hais avec fureur ;
Le démon de la haine a passé dans mon cœur ,
Et du transport jaloux qui pénètre mon ame ,
De trop justes raisons entretiennent la flâme.
On a vu de tout temps s'élever dans nos murs
Des sophistes sans nom , des raisonneurs obscurs ,

Qui faisoient à grand bruit retentir leurs écoles
De vaines questions & d'argumens frivoles.

Leur babil ridicule , aveuglant les mortels ,
Attaquait la raison , & non pas les autels.
On les méprisait trop pour craindre leur au-
dace :

Mais , sans les imiter , Socrate prit leur place.
Au-lieu de s'amuser à des subtilités
Dont ces faibles esprits paraissaient trop flatés,
Il osa proposer à son cœur intrépide ,
La vérité pour but , & la raison pour guide.
Il ne recommandait aux hommes corrompus
Que l'amour des devoirs & celui des vertus.
Il faisait plus encor : par de sages exemples
Attaquant les abus qui soutiennent nos Tem-
ples ,

Et coupant les canaux qui portent aux autels
Les vœux & les présens des crédules mortels ,
Arrêtez , disait-il , est-ce une vaine offrande ,
Est-ce un stérile vœu que le Ciel vous demande ?
Le Pontife accablé de vos nombreux présens ,
Les charge sur l'autel sans vous rendre inno-
cens ;

Et ce Dieu qui du monde est le souverain maître ,
N'a point donné ses loix pour enrichir un
Prêtre.

Croyez-moi , pour lui plaire , abjurez vos er-
reurs ,

TRAGÉDIE.

Et que le repentir habite dans vos cœurs ;
C'est le repentir seul qui répare les crimes.

MELITUS.

En laissant affermir ces funestes maximes ,
On aurait vu bientôt dans son Temple désert
Gémir auprès du Dieu, le Prêtre qui le sert ,
Et les hommes parés du vain titre de Sages ,
A la seule vertu prodiguer leurs hommages.

ANITUS.

Tu peux juger comment je reçus des discours
Qui , de tous mes honneurs interrompant le
cours ,

Allaient en guérissant la faiblesse commune ,
Sous les débris du Temple enterrer ma fortune.
Je traversai l'auteur d'un complot dangereux ,
Qui ruinait le Prêtre en renversant les Dieux.
Ce n'était pas le temps encor de le détruire.
D'un Poète connu par l'ardeur de médire ,
D'Aristophane alors j'empruntai le talent ;
A ce vil écrivain je prodiguai l'argent :
Il me vendit sa plume, il servit ma vengeance.
N'osant pas de Socrate attaquer l'innocence ,
Et ne pouvant encor le rendre criminel ,
Pour perdre sûrement cet odieux mortel ,
Il sçut par mes avis le rendre ridicule.
Il le peignit aux yeux de ce Peuple crédule ,

A iij

Comme un trompeur adroit , un fourbe dangereux

Habile à se masquer sous des dehors heureux ,
Et par des traits plaisans sa vertu déguisée ,
D'Athène en plein Théâtre attira la risée.

M E L I T U S.

C'était avec adresse attaquer ton rival :
Oui , c'étoit lui ravir ce préjugé fatal
Qui défend la vertu quand aux yeux du vulgaire
Elle garde sa forme & son vrai caractère ;
Et que se présentant sous un air sérieux ,
En commandant aux cœurs elle en impose
aux yeux.

Mais pourquoi n'as-tu pas dans cette circonstance

Profité du moment pour suivre ta vengeance ?

A N I T U S.

Ah ! dans Athène alors la guerre s'alluma ;
De Sparte contre nous la fureur s'enflâma ,
Et de ses propres mains la Grèce déchirée ,
A des troubles affreux se vit longtemps livrée.
Il fallut bien me taire ; il fallut à regret
Dissimuler ma haine & cacher mon projet.
Mais des mêmes desseins toujours mon ame
éprise ,
Ne perdit point de vue une utile entreprise.

T R A G É D I E.

De Socrate avec soin éclairant tous les pas ,
 L'entourant d'espions qu'il ne redoutait pas ,
 Détachant en tous lieux de secrets émissaires ,
 Dont mon or m'assurait les secours mercénaires ,
 J'ai préparé de loin des armes contre lui :
 Et quand à mes projets t'attachant aujourd'hui ,
 Tu m'as offert ton bras pour venger mon ou-
 trage ,

Quand le temps l'a permis j'en ai sçu faire usage.
 Enfin il est venu ; vas tonner au Sénat :
 Fais valoir l'intérêt des Dieux & de l'État.
 Que ta voix fasse craindre aux Sénateurs d'A-
 thène

La colère des Dieux , & plus encor la mienne.
 Ils sont accoutumés à trembler devant moi.
 Leur lâche avidité me répond de leur foi.
 Tout m'assure en ce jour un succès favorable :
 La crainte a dispersé les amis du coupable ;
 Je les redoute peu.

M E L I T U S.

Moi, de tous ses amis ,
 S'il faut te l'avouer , je ne crains que ton fils.
 Criton impétueux, vif, dans l'âge de plaire ,
 Est un objet de joie & d'effroi pour son père :
 Il est tendre , sensible, autant que généreux ,
 Donnant toujours des pleurs aux pleurs des mal-
 heureux ;

Mais son cœur aveuglé , sourd à la politique ,
Nourrit pour les vertus un amour fanatique.
Tu n'as point empêché que dans ce jeune cœur
Le Philosophe altier qui te fait tant d'horreur,
Ne fût naître , malgré le feu de la jeunesse ,
Ce fol orgueil qu'il nomme amour de la sagesse :
Le danger de son maître a dû le pénétrer ;
Il va se hasarder à tout pour l'en tirer.
Comment as-tu souffert qu'on le vît à toute
heure

De ton fier ennemi fréquenter la demeure ?
Et que de ses discours le dangereux poison
De ton fils dès l'enfance altérât la raison ?

A N I T U S .

Contre Socrate alors ma haine infatigable
Formait dans le silence un témoin redoutable ,
Et j'espérais qu'un jour de ce vil Précepteur,
Mon fils , avec plaisir , serait le délateur.
Le succès m'a trompé ; mais je me flate encore
De l'enlever bientôt au maître qu'il honore.
De sa place toujours on prend les sentimens ,
Criton d'un noble orgueil suivra les mouve-
mens.

Quand il verra par moi sa fortune affermie ,
Exiger l'abandon d'une inutile vie ;

Du sang de mon rival quand il verra le fruit ,
Il pressera le coup que ma haine poursuit.

MELITUS.

Je souhaite qu'il veuille accomplir ton attente ;
Mais de Socrate au moins crains la fille char-
mante ,

Qui , par mille vertus , relevant sa beauté ,
Réunissant , dit-on , avec habileté
Les graces de son sexe & les talens du nôtre ,
Sçait faire admirer l'un , & commander à
l'autre.

Sa mere qu'au berceau le destin lui ravit ,
Aux leçons de son pere a livré son esprit.
Ce sont là contre toi de bien puissantes armes ;
Criton impunément n'aura point vu ses larmes :
Et tandis que ta main aime à les arracher ,
Peut-être que ton fils s'occupe à les sécher.
Crains d'avoir à combattre en ce cœur témé-
raire

Les charmes de la fille & les leçons du pere.

ANITUS.

Si du sang dont il sort perdant le souvenir ,
Criton jusqu'à ce point pouvait se démentir ,
Si mon fils , occupé d'une flâme funeste ,
Avait osé former des nœuds que je déteste ,
Vas, Melitus, crois-moi, je sçaurais en ce jour

Aux projets de ma haine employer son amour :
 Je fçaurais . . . Mais je vois Aglaé qui s'avance.
 Elle vient pour son père implorer ma clémence,
 Et m'adresser des vœux que je n'entendrai pas.
 De mon fils , avec soin , j'observerai les pas.
 Toi , fors , il ne faut pas que l'on nous voie
 ensemble.

Vas attendre ici près que le Sénat s'affemble.

S C E N E I I.

A G L A É , A N I T U S.

A G L A É.

R Edoutable Anitus , pardonnez : à vos
 yeux

Je n'offre qu'à regret un spectacle odieux.

C'est de votre ennemi la fille infortunée

Qui vient à vos genoux , tremblante , conster-
 née ,

Fléchir votre vengeance & tacher par ses pleurs
 D'obtenir que l'on donne un terme à ses mal-
 heurs.

A N I T U S.

Je ne me venge point ; & si pour votre père
 Il ne falloit calmer que ma faible colère ,

Je mettrais bientôt fin à vos calamités.
Mais il s'agit des Dieux , & ces Dieux irrités
Qui , pour les cœurs soumis , font briller leur
clémence ,

Poursuivent sans pitié quiconque les offense.
Socrate est accusé , mais non pas convaincu.
De funestes soupçons ont terni sa vertu.
Le Sénat allarmé , sans fondement peut-être ,
Pour juger sa doctrine a voulu la connaître ;
Et malgré tous les cris élevés contre lui ,
Votre père innocent ne fera pas puni.

A G L A É.

De ses bras cependant on écarte sa fille.
On craint que dans les soins de sa triste famille
Il ne puisse trouver quelques legers secours
Contre tous les dangers qui menacent ses jours.

A N I T U S.

Vous vous plaignez en vain d'une coutume
sage.

Tel est en tout Pays l'invariable usage :
La Justice à loisir médite ses Arrêts ,
Et veut qu'en attendant ses souverains decrets,
On arrache un coupable à la nature entière....

A G L A É.

Coupable ! Ciel ! quel nom pour mon vertueux
père !

Coupable ! il ne l'est point. Au fond de votre
cœur ,

Vous qui l'osez traiter avec tant de rigueur ,
Si vous vouliez enfin dépouiller l'artifice ,
Pontife , avouez-le , vous lui rendez justice.

A N I T U S.

Je ne suis point son Juge , & ce n'est point à moi
D'usurper aujourd'hui le pouvoir de la loi.
Je puis plaindre Socrate innocent ou coupable ,
Desirer avec vous un Arrêt favorable ;
Mais enfin si par lui le Ciel est outragé ,
Il faudra bien pourtant que le Ciel soit vengé.

A G L A É.

Si je n'avais pour lui que le Ciel seul à craindre ,
Je cesserais bientôt de gémir , de me plaindre.
Mais de son infortune il est d'autres auteurs :
Vous ne me parlez point de ses accusateurs.

A N I T U S.

Les Dieux sont les premiers & les plus redou-
tables ,

Madame ; de leur nom , de leurs droits res-
pectables ,

Votre pere toujours se montra l'ennemi ;
C'est par eux qu'en ce jour il se voit poursuivi.

A G L A É.

Ces Dieux qui , selon vous , demandent qu'on
les venge ,

Ont eu jusqu'à présent une faiblesse étrange.
Quoi ! depuis quarante ans mon pere révolté
Ose publiquement braver leur majesté :
Il séduit la jeunesse ; & sa Philosophie ,
Dans nos murs étonnés formant sa secte impie,
Du poison de l'erreur infecte ses amis :
Et laissant reposer leurs foudres endormis ,
Ces Dieux dont il a dû lasser la patience ,
Empruntent votre voix pour demander ven-
geance.

Ils font plus ; ce mortel impie , audacieux ,
Que l'on ose accabler de cent noms odieux ,
Le Ciel en sa faveur , inspirant ses Prophètes,
Veut bien à le louer forcer ses Interprètes.
Son Arrêt dès longtemps à Delphe est pro-
noncé.

Au-dessus des humains Apollon l'a placé :
Mais le jour qu'Apollon , oubliant sa ven-
geance ,

D'un grand Homme , d'un Sage , honorant
l'innocence ,

Par un aveu public scella la vérité ,
Il ne vous avoit pas , sans doute , consulté.

A N I T U S.

A ces soupçons piquans je n'ai rien à répondre,
Madame , avec deux mots je pourrais les con-
fondre.

Mais je vous les pardonne , ils n'offensent que moi ;

Les souffrir en silence est tout ce que je doi.
J'obéis aux devoirs d'un sacré ministère ,
Sans aimer , croyez-moi , sans haïr votre père ;
Quand je soutiens ici les intérêts du Ciel ,
Je puis être suspect , & jamais criminel. *Il sort.*

S C E N E III.

A G L A É *seule.*

LE Ciel pour l'innocence armerait la nature :

Je n'apperois que trop ta coupable imposture ,
Tu déguises ta joie , & veux cacher la main
Qui dirige les coups de ton zèle inhumain.
J'attens ici son fils. Le fils inexorable
Sera-t-il , comme lui , cruel , impitoyable ;
Je ne puis qu'en ces lieux me flater de le voir.
Mais quel fruit espérer de son faible pouvoir ?
Que peut-il faire ici pour me prouver son zèle ?
Aux loix de la vertu plus il fera fidèle ,
Et moins dans ce moment il pourra me servir.
Il n'a d'autre parti que celui d'obéir.
Par un triste devoir sa tendresse conduite ,

A combattre le mien se trouvera réduite.
 Si la vertu , l'amour , que son ame ressent ,
 Lui parlent en faveur de Socrate innocent ,
 Il est d'autres vertus, dont la voix plus sévère
 Lui prescrit malgré tout de respecter son père.
 Faut-il , pour découvrir l'innocence du mien,
 Qu'il aille mettre au jour tous les crimes du sien?
 De ce honteux service il rougirait sans doute.
 Que de pleurs en ce jour il faut qu'il nous en
 coûte !

Nous avons tous les deux , par un funeste sort ,
 A craindre pour un père , ou la honte , ou la
 mort.

SCENE IV.

AGLAÉ, CRITON.

AGLAÉ.

Viens , fils infortuné d'un père trop bar-
 bare :

Sçais-tu quel est le coup aujourd'hui qu'on
 prépare ?

CRITON.

Ah ! ma chère Aglaé, que je suis malheureux !
 Je lis dans votre cœur , & je vois dans vos yeux

Que d'un complot cruel, d'une affreuse injustice,
Peut-être en ce moment vous me croyez com-
plice.

Vous n'êtes point injuste en soupçonnant ma
foi ,

Et le sang dont je fors prouve tout contre moi.
Dans quel horrible état sommes-nous l'un &
l'autre ?

Hélas ! mon pere aveugle est ennemi du vôtre :
Il se fait un plaisir d'augmenter vos douleurs ;
Et moi, qui viens ici partager vos malheurs,
Quand j'en suis innocent , j'en vais porter la
peine.

Vous allez m'accabler de toute votre haine :
Je le vois , cet amour que vous m'avez juré :
Ne pourra point guérir votre cœur ulcéré ;
Et quand de tout le mien je déteste le crime ,
Je vais en devenir la première victime.

A G L A É.

Rassures-toi , Criton , je ne te confonds pas
Avec les artisans de ces noirs attentats ;
Mais pour mon juge ici je veux t'avoir toi-
même.

Anitus est armé contre un pere que j'aime ,
Dont il feint au Sénat de remettre le sort ,
Mais son parti, sans doute, y fera le plus fort.

Ce

Ce Sénat n'est rempli que d'ames corrompues ,
Au crime , à l'intérêt de tous les temps vendues.
Ceux même dont le cœur un peu moins endurci,
Par des forfaits honteux n'est point encor
noirci ,

Peut-être pousseront des soupirs inutiles ;
Mais ils se borneront à des plaintes stériles.
Dans le fonds de leur ame étouffant le regret ,
Ils verseront des pleurs , & signeront l'Arrêt.
A moins d'un prompt secours , que je ne puis
attendre ,

Dans la nuit du tombeau Socrate va descendre.
Criton , près de l'auteur de ces affreux desseins ,
Je sçais trop quel devoir doit enchaîner tes
mains.

Moi , mon premier devoir est de sauver mon
père ,

Et je vais à ce soin me donner toute entière.
Mes larmes vont remplir la Ville & le Sénat.
Pour lui , si je pouvais , j'armerais tout l'État :
Et ce seul intérêt l'emporte dans mon ame
Sur tous les autres soins , même ceux de ma
flâme.

Je ne t'ordonne rien : dans ton cœur combattu
Laisse toujours régner la voix de la vertu ;
Mais songes cependant que la mort de mon père

A jamais entre nous élève une barrière.
Songe que dans mon sang je tremperais ma
main ,
Plutôt que d'épouser le fils d'un assassin.

CRITON.

Je n'empêcherai point un crime par des crimes ;
Mais je vais épuiser les moyens légitimes :
Sans blesser les devoirs d'un fils respectueux ,
Je vais sauver Socrate , ou mourir à ses yeux.

Fin du premier Acte.





A C T E S E C O N D.

S C E N E P R E M I E R E.

CRITON *suivi de plusieurs Personnes du Peuple.*

SUIVEZ-moi , mes amis ; armez-vous de courage.

Vous paraîtrez bientôt devant l'Arcopage ,
Et c'est là qu'il faudra , sous des yeux ennemis ,
Marquer la fermeté que vous m'avez promis.

Vous tenez dans vos mains le destin de Socrate :

Pour ce mortel divin que votre amour éclate.

Hélas ! auriez-vous cru qu'on pouvoit le haïr ?

De crimes odieux on ose le noircir :

Mais vous verrez bientôt cet injuste nuage

Se dissiper au jour de votre témoignage.

Pour faire en peu de mots connaître sa vertu ,

Racontez simplement ce que vous avez vu.

Il n'est aucun de vous dont sa main bienfaisante

N'ait essuyé les pleurs & surpassé l'attente.

Vous avez tous été les objets de ses soins ,

Vous l'avez vu calmer , prévenir vos besoins :

L'un lui doit le bonheur , la paix de sa famille ,
L'autre l'état d'un fils , ou la dot d'une fille.

Chargés de ses bienfaits , amis , pour les payer ,
Il ne s'agit ici que de les publier.

Ne croyez point sur-tout , comme on vous l'a
pu dire ,

Que les Juges déjà se soient laissés séduire.

Leurs cœurs de la vertu ne font point ennemis :
Par un noir artifice ils ont été surpris.

Leurs ordres , dans les fers , ont plongé l'inno-
cence :

Quelle gloire pour vous , que la reconnaissance
Parlant , par votre bouche , à leurs yeux étonnés
Montre dans quelle erreur ils étaient entraînés !
Vous verrez éclater leur transport légitime ,
Et vous aurez l'honneur de leur sauver un crime.

S C E N E II.

ANITUS , CRITON , *les Gens du Peuple.*

CRITON.

Grand Dieu , c'est Anitus !

ANITUS *à Criton.*

Que fais-tu dans ces lieux ,
Et qui sont ces gens là ?

CRITON *d'un air embarrassé.*

Des hommes généreux ,
Que la pitié , l'amour & la reconnaissance ,
Donnent pour protecteurs à la triste innocence.
Ils venaient pour fléchir des Juges menaçans ,
Rendre gloire aux vertus d'un Sage.

ANITUS.

Je t'entens.

Au Peuple.

Un si noble projet vous flate avec justice ,
Amis , à la vertu c'est rendre un vrai service.
Votre zèle , devant le Sénat abusé ,
Va donc justifier l'innocent accusé.
Vous protégez Socrate , & votre grand courage
Entreprend d'éclairer l'auguste Aréopage.
Pour vous autoriser dans un si beau dessein ,
Sans doute vous avez bien des preuves en main ;
Vous allez démontrer au Sénat équitable
Qu'il a fait sans raison arrêter un coupable ;
Que l'orgueilleux Socrate , au pied de nos autels,
Montre à s'humilier au reste des mortels ;
Que sa bouche fidèle aux dogmes de nos pères ,
Toujours avec respect parle de nos mystères ;
Et dans les Temples saints , que son zèle assidu
Brûle devant les Dieux l'encens qui leur est dû.

S O C R A T E ,
UN HOMME DU PEUPLE.

Hélas ! sur ces objets nous n'avons rien à dire :
Un soin bien différent en ces lieux nous attire.
Nous venions attester les généreux secours
Qui, cent fois par les mains, ont adouci nos jours.
Oui, Socrate sensible aux pleurs des misérables,
Jettait toujours sur eux des regards favorables.
Lorsque dans la douleur nos cœurs étaient
plongés ,

Nous allions voir Socrate , & fortions foulagés.

A N I T U S.

Voilà tout ce que s'est proposé votre zèle !
Il est bien généreux , & la démarche est belle ;
Mais il fera , je crois , inutile à celui
Dont vous entreprenez de vous rendre l'appui.
Pour être Citoyen , croyez-vous qu'il suffise,
Sous un air bienfaisant, que l'orgueil se déguise.
Quoi ! de compassion quelque trait affecté ,
Quelque léger présent donné par vanité ,
Vous feront adorer un mortel téméraire ,
Qui des Dieux , sur l'État attire la colère ?
Et les Prêtres sacrés , qui pour tous les humains
Élèvent vers le Ciel leurs innocentes mains ,
Qui vont sur les autels présenter vos offrandes ,
Dont les Dieux adoucis écoutent les demandes ,
Dont la voix vous apprend leurs saintes volontés ,

Par cet audacieux se verront insultés ?
 Sortez de votre erreur , & connaissez Socrate :
 Malgré cette vertu , dont l'appareil vous flatte ,
 Les Dieux , les justes Dieux s'élèvent contre lui :
 Ce sont eux qu'il s'agit de venger aujourd'hui.
 Ils se sont déclarés : leur courroux légitime
 Jusques sur ses amis va poursuivre le crime.
 C'est pour leur obéir qu'aujourd'hui le Sénat
 S'appréhant à punir un coupable attentat ,
 Va déployer des Loix le pouvoir redoutable ,
 Et prononcer bientôt son Arrêt au coupable.
 Socrate & ses pareils sont de vils imposteurs ,
 Qui veulent vous séduire & corrompre vos cœurs.
 Songez que les bienfaits d'une main criminelle...

C R I T O N.

Ah ! mon pere , souffrez. . . .

A N I T U S.

Taisez-vous , fils rebelle.

UN HOMME DU PEUPLE.

Quoi ! ces mortels si doux du Ciel sont ennemis.
 Hélas ! ils paraissaient à nos cœurs attendris....

A N I T U S.

Oui , malgré les vertus dont ils ont l'apparence ,
 Ils méprisent les Dieux , ils bravent leur puis-
 sance ,

Et leurs bontés ne font qu'un piège dangereux
Qui vous rendraient un jour sacrilège comme eux.

UN HOMME DU PEUPLE.

Eh bien ! s'il est ainsi , que le Ciel en décide.
C'est vous , Pontife saint , que nous prenons pour
guide.

Dites , que faut-il faire ?

A N I T U S .

Allez , retirez-vous.

Pour vous-même craignez le céleste courroux.
Ne tentez point des Dieux la sagesse équitable ;
Malgré tous vos efforts , si Socrate est coupable,
Amis , n'en doutez point , ils le condamneront ;
Et s'il est innocent , ils le protégeront.

UN HOMME DU PEUPLE.

Suivons ce que le Ciel au grand Pontife inspire.

Ils s'en vont.

S C E N E . I I I .

A N I T U S , C R I T O N .

A N I T U S .

TU te tais maintenant.

C R I T O N .

Je n'ai plus rien à dire.

Hélas ! j'avais compté sur la simple vertu

De ces hommes grossiers que vous avez vaincu.
Je connaissais leur cœur incapable de feinte :
Je ne m'attendais pas qu'une servile crainte ,
En renversant l'esprit des ces infortunés ,
Trahirait mon ami , que vous assassins.

A N I T U S.

Ton ami ! tu lui donnes un nom si respectable.
Socrate ton ami ! cœur lâche & méprisable ,
Un indigne mortel , qu'on va priver du jour ,
Rebut de la nature , & flétri sans retour.

C R I T O N.

Ce mortel vertueux , qu'avec tant d'injustice
Vous osez condamner au plus honteux supplice,
Est plus grand mille fois & plus noble à mes yeux,
Qu'un Pontife Ah ! j'irais plus loin que je
ne veux.

A N I T U S.

Achevez. A ces mots on ne peut méconnaître
Les leçons de Socrate & les traits de ton maître.
Je n'ai qu'un fils : ô Ciel ! que j'implore au-
jourd'hui ;
Un fils qui de mes jours devrait être l'appui.
Pour cet unique objet de mes tendres caresses ,
J'ai pris soin d'entasser les honneurs, les richesses,
Tout ce qui des humains pique la vanité.
Ménageant mon crédit & mon autorité ,

En pénibles travaux j'ai consumé ma vie ,
Afin que ma fortune , un jour bien affermie ,
N'exigeât de ce fils que de la recueillir ,
Et qu'il n'eût d'autre soin que celui d'en jouir.
Malheureux que je suis ! il faut dans ma vieillesse
Éprouver le premier l'orgueil de sa jeunesse.
Il arme contre moi les Peuples mutinés :
Il séduit à mes yeux les esprits étonnés :
S'il est quelque bonheur encor que j'ose attendre ,
C'est sur lui , sur lui seul que je veux le répandre ;
Et l'ingrat me préfère un coupable ennemi !
Il ose devant moi l'appeller son ami.
Eh bien , que ne vas-tu lui promettre ma vie ?
Et voilà donc le fruit de la Philosophie !

C R I T O N .

Ah ! que vous vous trompez. Quand , prêt à
me troubler ,
De mots injurieux osant vous accabler ,
J'étais ingrat , sans doute , en outrageant un
pere ,
Je me livrais au cours d'une aveugle colere
Qui règne trop souvent dans le cœur des hu-
mains.
Mais , lorsque de mes pleurs je viens baigner
vos mains ,
Lorsque vous me voyez , détestant mon audace ,

Embrasser vos genoux, & demander ma grace,
Je ne fais qu'accomplir un précepte important
De ce coupable vil que vous méprisez tant.
S'il fçavait qu'oubliant les loix de la nature,
J'ai formé contre vous un insolent murmure,
Peut-être en ferait-il plus irrité que vous,
Et j'aurais plus de peine à calmer son courroux.
Soyez sûr, si je veux accomplir les maximes,
Que je ne prétens point le sauver par des crimes,
Et sa noble fierté dédaigne des secours
Qui détruiraient les Loix, pour conserver ses
jours.

Non, dût-il en périr, les prières, les larmes,
Aujourd'hui contre vous seront mes seules armes.
Ah ! ne rejetez point le cri de ma douleur :
Après l'avoir causé, réparez son malheur.
Par les fers de Socrate Athènes consternée,
Gémit sur la vertu qu'elle voit profanée ;
Et de cet attentat, dévoilant les auteurs,
Vous met en frémissant au rang des délateurs.
Quoi, dit-on, sont-ce là les droits du Sacerdoce ?
Est-ce pour appuyer une haine féroce,
Pour répandre le sang des hommes vertueux,
Que nous l'avons nommé Ministre de nos Dieux ?
Malgré la dignité qui doit vous en défendre,
Si déjà ces discours peuvent se faire entendre,

Que faut-il espérer de la postérité,
Elle qui n'a d'égard que pour la vérité ?
Voulez-vous qu'on accable un jour votre mémoire

De reproches honteux , cruels à votre gloire ?
Pensez-vous sans horreur qu'un triste souvenir ,
Rappelant votre nom aux siècles à venir ,
Leur apprendrait comment aux cris de l'imposture ,

Vous auriez immolé la vertu la plus pure ,
Et réduit l'innocence à périr dans les fers.
Mon pere , vous m'aimez , & mes jours vous
sont chers :

Croyez-vous, s'il périt, que je veux lui survivre ?
Non , jusques au tombeau j'ai juré de le suivre ,
Et mon bras sur ce cœur désolé , mais soumis ,
Punira l'attentat que vous aurez commis.

Cent moyens serviront ma main impatiente ,
Et ma juste douleur y seroit suffisante.

Mais vous ne voulez point la mort de votre fils ;
Je vois couler des pleurs de vos yeux attendris :
Vous m'écoutez , mon pere , & votre ame sensible

Abjure dans mes bras une haine inflexible.

A N I T U S .

Laisse-moi, malheureux : que me demandes-tu ?

Eh ! que me fait à moi ce vain nom de vertu !
Quand de Socrate ici je demande la vie ,
Crois-tu que c'est aux Dieux que je le sacrifie ?
Non , ce n'est qu'à moi seul , à mon pouvoir blessé :
Pour ne le perdre pas il m'a trop offensé.
Les pompes , les honneurs , tant de riches of-
frandes ,
Dont le Peuple accompagne & soutient ses de-
mandes ,
Ces hommes tous les jours qui viennent effrayés
Voir les Dieux dans ma bouche , & trembler
mes pieds ,
Ce sont là les vrais biens que mon orgueil desir
A mon ambition , seuls ils peuvent suffire ;
Ils font tout le bonheur , le repos de mes jours.
Veux-tu donc que j'en laisse interrompre le cours ?
Si ton Socrate vit , si mon cœur lui pardonne ,
Il faudra bien pourtant que je les abandonne.

C R I T O N.

Eh ! mon pere , pourquoi ?

A N I T U S.

Peux-tu le demander ?

Penfes-tu qu'avec lui je me puisse accorder ?
Moi , j'affervis le Peuple , & je veux le conduire.
Lui , par un autre orgueil prétend , dit-il , l'in-
struire ?

D'une main téméraire il fappe nos autels ;
De nos Temples sa voix détourne les mortels :
Si je ne viens enfin à bout , par mon adresse ,
Sur sa triste vertu de détromper la Grèce ;
Si son sang , par mes mains , aujourd'hui répandu ,
Ne rend à mon pouvoir l'éclat qu'il a perdu ,
Les hommes qui croiront notre culte inutile ,
Iront tous embrasser une vertu facile ,
Et je ne serai plus bientôt dans leur esprit
Qu'un Prêtre sans autel , un fourbe sans crédit.

C R I T O N.

Eh bien ! il faudra donc que Socrate périsse.
Je ne vois rien qui puisse arrêter son supplice ;
Et dès que votre honneur, votre rang outragé ,
Veulent absolument que vous foyez vengé ,
Ma main va prévenir , par un coup volontaire ,
La mort de mon ami , la honte de mon pere.
Cher & trop digne objet d'un amour malheureux ,

Je vois déjà les pleurs qui coulent de tes yeux :
Mais la mort m'épargnant de si rudes approches ,
Va me mettre à couvert de tes justes reproches.

A N I T U S.

Que dis-tu ? Quel amour peut ici te troubler ?
Criton , explique-toi.

CRITON.

Je crains de vous parler :

Mais dussai-je éprouver toute votre colere ,
 Dans l'état où je suis je ne dois plus rien taire.
 Apprenez un secret que je vous ai caché.
 Maîtresse de mon cœur , qu'elle n'a point cher-

ché ,
 Une jeune Beauté , sensible , généreuse ,
 Pleine d'attraits , & belle autant que vertueuse ,
 Qui pourrait désarmer votre esprit irrité ,
 Si vous vouliez.

ANITUS.

Eh bien , cette jeune Beauté ,
 C'est

CRITON.

La triste Aglaé , la fille de Socrate.
 Ne croyez pas pourtant qu'un fol espoir me flate,
 Ni qu'en faisant l'aveu d'un amour imprudent ,
 Je compte d'amortir votre ressentiment.
 J'espérais autrefois que le Ciel secourable ,
 Pourrait jeter sur nous un regard favorable ;
 Que les liens sacrés formés par les enfans ,
 Du courroux paternel se verraient triomphans ;
 Que je tiendrais de vous la main de ma Maîtresse ,
 Et qu'au sein de l'amour , dans une douce
 yvresse ,

Nous pourrions mettre au rang de ses premiers
bienfaits ,

Cette réunion qui comblait nos souhaits.

Tout a pris à mes vœux un chemin bien con-
traire.

Sans doute de ce coup qui va frapper son pere ,
Aglaé périra , je connais trop son cœur.

Mais je ne serai point ici le spectateur

Du juste désespoir , des pleurs de mon Amante.

Je ne la verrai point à mes yeux expirante ;

Sur moi laisser tomber un regard courroucé ,

Gémir de son amour si mal récompensé ,

Et par des cris plaintifs me presser de lui rendre

Son pere , que mon bras n'aura pas sçu défendre.

Vous vous taisez. . . .

A N I T U S.

Suis-moi. Sans doute je le hais ,
Et peut-être à présent encor plus que jamais.

Mais tes pleurs m'ont touché. Viens , & je vais
résoudre

S'il faut le condamner , ou si je puis l'absoudre.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

AGLAÉ, avec deux Amis de Socrate.

AGLAÉ.

VENEZ, chers compagnons d'une fille
tremblante,

Vous qui daignez me tendre une main conso-
lante :

Hélas ! vous le sçavez, Socrate va périr.
C'est trop peu de le plaindre, il faut le secourir.
Peut-être fera-t-il trop tard pour l'entreprendre,
Si l'on attend l'Arrêt que le Sénat va rendre.
Anitus aura sçu d'avance le dicter,
Et c'est une raison de plus pour nous hâter.

UN AMI.

Oui, pour une entreprise aussi juste que belle,
Madame, vous pouvez compter sur notre zèle.

Socrate nous est cher ; aux dépens de nos jours
 Nous voudrions des siens voir prolonger le cours ;
 Mais , à ne rien cacher , nous craignons dans la
 Ville ,
 De faire en sa faveur un éclat inutile.

A G L A É.

D'Athènes toute entière est-il donc condamné ?
 Par tous les Citoyens est-il abandonné ?
 Anitus à ce point a-t-il pu les séduire ?

U N A M I.

Non sans doute , & chacun plaint Socrate ou
 l'admire.

Tous ceux que leur état met en droit de parler ,
 Tremblent de voir à qui l'on prétend l'immoler.
 Mais la crainte retient leur prudence timide ,
 Ils verront consommer ce complot parricide ,
 Sans oser se permettre un effort généreux
 Pour détourner un coup qui peut tomber sur
 eux.

A G L A É.

Mais le Peuple du moins, plus hardi, plus sincère,
 Paraît-il s'allarmer du malheur de mon pere ?
 Hélas ! que pense-t-il en ce funeste jour ?

Le Peuple est un appui bien faible ; son amour
Aisément se prodigue , & bientôt se rebute.
Il détestait hier la main qui persécute
Le Sage vertueux que sa bouche adorait :
Mais chez lui par degrés ce grand feu disparaît.
De Prêtres ameutés , une foule cruelle ,
Fait retentir les noms d'impie & de rebelle :
Ils fatiguent les airs de cris séditieux ,
Ils annoncent par-tout la vengeance des Dieux.
Dans les cœurs effrayés ils ne laissent de place ,
Ni pour l'amour des Loix , que le scrupule en
 chasse ,
Ni pour les sentimens de la tendre pitié ,
Qui cede , en gémissant , à leur inimitié.

A G L A É.

Mon pere malheureux n'a donc pour sa défense
Que les pleurs de sa fille & que son innocence.
N'importe cependant , en cet affreux danger ,
Gardons-nous , chers amis , de nous décourager.
Rappelons , augmentons encor notre courage :
Osons , sans balancer , faire tête à l'orage.
Vous , allez , retournez vers ce Peuple séduit ,
Tachez de dissiper l'erreur qui le conduit.
Au défaut de ces noms chéris du fanatique ,
Qui donnent sur les cœurs un pouvoir despotique ,

Faites valoir les noms moins vantés , mais plus
saints ,

De ces nobles vertus , utiles aux humains ,
Qui doivent de tout homme être le vrai partage ,
Et ne sont pas toujours celui même du Sage.

Peignez Socrate ami de la juste équité ,
Tendre , simple , sincere & plein d'humanité ,
Bravant les préjugés , mais faisant sur la terre
Le bien que d'Anitus les Dieux n'y sçauraient
faire.

Dans les cœurs endormis réveillez la pitié :
Allez , & que par vous la voix de l'amitié ,
Retraçant le tableau d'une vertu si pure ,
Surmonte , s'il se peut , la voix de l'imposture.
Moi , je vais cependant , les yeux chargés de
pleurs ,

Toute entière livrée à mes justes douleurs ,
Attendre le Sénat , & hâter par mes larmes
La fin d'un jour trop long au gré de mes allarmes.

S C E N E I I .

A G L A É seule.

DAns le trouble mortel qui déchire mon
cœur ,
Je me plains du soleil , j'accuse sa lenteur ,

Et je ne songe pas que mon impatience
Appelle le moment fatal à l'innocence ,
Où l'ardent Anitus , tout prêt à se venger ,
Va demander mon pere , afin de l'outrager.
N'en rougiras-tu point , ô malheureuse Athènes !
Verras-tu sans frémir Socrate dans les chaînes ,
Par de coupables mains honteusement conduit
Aux pieds de ces pervers qu'Anitus a séduit ?
Mais un d'entre eux ici déjà vers moi s'avance,
Il se retire , il semble éviter ma présence :
C'est Crémès.

S C E N E I I I.

A G L A É , C R É M É S.

A G L A É.

ARrêtez ; est-ce vous qui fuyez ,
Qui semblez détourner vos regards effrayés ?
Insultant aux débris de ma triste famille ,
De l'ami le plus tendre oubliez-vous la fille ?
Il gémit dans les fers ; je pouvais espérer
Que vous vous joindriez à moi pour l'en tirer :
Mais vous me méprisez lorsque tout m'aban-
donne.

Autour de moi déjà je ne vois plus personne.
Je rencontre par-tout des visages glacés ,
Honteux de me connoître , à me fuir empressés.

Vous vous plaignez à tort de mon indifférence.
Je venais au Sénat pour y prendre séance ;
Et n'y voyant encor aucun des Sénateurs ,
Je m'éloignais, de peur d'interrompre vos pleurs.

A G L A É .

Je le crois.... Mais enfin on va juger Socrate.
Répondez , est-ce à tort que sa fille se flatte
Que par tant de malheurs votre zèle affermi ,
Va devant le Sénat défendre votre ami.
Vous sçavez quelles loix l'amitié vous impose.
Hélas ! si ce n'est vous , qui défendra sa cause ?
Qu'un Prêtre transporté d'une aveugle fureur ,
Sourd à tout autre soin qu'au soin de sa grandeur,
Perdant un innocent, dont l'aspect l'importune,
Immole , sans regret , mon pere à sa fortune ,
Lors même qu'il le livre aux plus noirs attentats ,
Il m'afflige , il m'indigne , & ne me surprend pas.
Mais , vous qui , sous mes yeux , à mon malheu-
reux pere

Avez juré cent fois une amitié sincère ;
Mais , vous qui lui devez votre rang dans l'État ,
Qui , grace à ses secours , présidez au Sénat ,
Verrez-vous sans frayeur les dangers qu'il doit
craindre ?

Vous contenterez-vous en secret de le plaindre ?

Et condamnerez-vous les jours infortunés
Par ce même pouvoir que de lui vous tenés ?

C R É M É S.

Conservant pour Socrate un respect légitime ,
Je lui garde toujours une sincere estime ,
Et j'éprouve pour lui dans ce trouble pressant
Le zèle d'un ami sûr & reconnoissant.

Oui , l'amitié me parle , & sa voix respectée ,
Madame , dans mon cœur est toujours écoutée.
Mais vous-même au Sénat , voyez ce que je suis ,
Ce que peut Anitus , & le peu que je puis.
Anitus résolu d'achever son ouvrage ,
Contre son ennemi quête chaque suffrage ,
Et je vois à ce nom le Sénat pâlisant ,
Trembler d'indisposer un homme si puissant.
Parmi toutes les voix qui demandent vengeance ,
Ma voix ne sçauroit seule emporter la balance.

A G L A É.

J'entens , & sans secours vous laisserez périr
L'ami que votre main n'osera secourir.
J'en'en suis que trop sûre , & par ce vain langage
Vous cherchez à couvrir votre peu de courage ,
Croyant que votre nom à l'opprobre arraché ,
Se perdra dans la foule , & restera caché.
Ne vous en flatez pas. Ma voix , sans indulgence ,
Dévoilera par-tout votre lâche prudence ,

Je défendrai mon pere, & sans vous épargner,
Je vous ferai rougir ne pouvant vous gagner.

C R É M É S *avec fierté.*

Madame, les emplois & les devoirs d'un Juge....

A G L A É.

Un Juge à l'innocent doit offrir un refuge :
C'est son unique emploi, c'est son premier devoir,
Et les mains que Thémis arme de son pouvoir,
Doivent à la faveur de ce droit respectable,
Être l'appui du faible & l'effroi du coupable.
Je vois vos Sénateurs qui s'avancent vers nous.
Dois-je le dire, hélas ! autrefois, comme vous,
Presque tous ont reçu des bienfaits de mon pere,
Comme vous d'Anitus ils craindront la colere.
Comment les cœurs humains, ô Ciel ! font-ils
donc faits,

Si la crainte agit plus sur eux que les bienfaits ?

S C E N E IV.

A G L A É , C R É M É S. *On voit arriver
plusieurs Sénateurs, & avec eux Melitus.*

M E L I T U S. *Il donne un billet à Crémès.*

Vous alliez, pour les Dieux, déployant vo-
tre zèle,
Foudroyer sans pitié la tête d'un rebelle.

Ce billet d'Anitus , entre mes mains laissé ,
Renferme quelque avis qui vous est adressé.
Ouyrez-le , Sénateurs , il vous fera connaître
Les égards que de vous desire le Grand Prêtre.

C R É M É S ouvre le billet , & le lit.

Socrate assez longtemps a méprisé les Dieux.
J'en devrais en leur nom poursuivre la vengeance ;
Mais la bouche & le cœur d'un Prêtre vertueux ,
Toujours avec plaisir s'ouvrent à la clémence,
Que l'auguste Sénat daigne écouter ma voix ,
Et suspendre l'Arrêt qui menace l'impie.

J'irai le voir , & j'espère à la fois
Satisfaire les Dieux , & lui sauver la vie.

Quel bonheur inoui , que je n'attendais pas ,
Vient ici me tirer d'un cruel embarras !
Je ne sçais trop à quoi j'aurais pu me résoudre ;
Aimant , plaignant Socrate , & n'osant pas l'ab-
foudre.

U N S É N A T E U R.

Nous n'en pouvons douter, Socrate est innocent.

U N A U T R E S É N A T E U R.

Il avait , par malheur un ennemi puissant.

U N A U T R E S É N A T E U R.

Pour moi , puisqu'Anitus fait taire la vengeance,
Je verrai volontiers triompher l'innocence.

Consolez-vous, Madame, oubliez vos douleurs,
Vous le voyez, les Dieux sont touchés de vos
pleurs. *Ils sortent.*

S C E N E V.

A G L A É seule.

Que m'ont-ils dit, ô Ciel ! me ferais-je
trompée ?

De quel étonnement je demeure frappée.

Anitus à mon pere offrirait son secours !

Lui-même prendrait soin de défendre ses jours !

Après m'avoir causé de si vives allarmes ,

Anitus , tu voudrais... allons seche tes larmes,

Malheureuse Aglaé. Peut-être en ce moment ,

Anitus se rend-il aux pleurs de ton amant.

Que dis-je ? Si c'était un nouvel artifice !

En arrêtant ainsi le cours de la Justice ,

S'il voulait seulement se réserver le temps

De se mieux assurer des esprits chancelans ,

Pour retomber ensuite à loisir sur sa proie ,

O Ciel, quelle douleur suivrait ma courte joie !

Mais où va s'égarer mon esprit effrayé ?

Lui fallait-il tant d'art ? Sans doute la pitié

De cette ame cruelle a trouvé le passage.

Anitus se repent , & la honteuse image
D'un Juste dans les fers , par son ordre expi-
rant ,

A porté dans son cœur le remords pénétrant.
Mais il parle des Dieux , il veut les satisfaire ,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'il doit sauver mon
pere.

Hélas ! de ce billet la triste obscurité ,
A mon esprit confus , n'offre point de clarté.
Il faut , je le vois bien , suspendre ici mes
plaintes ,
Mais rien n'efface encor le sujet de mes craintes.

Fin du troisième Acte.





ACTE QUATRIÈME.

Le Théâtre représente la Prison de Socrate. On le voit dans le fonds assis & enchaîné. Il paraît plongé dans une profonde méditation. On ouvre la porte. Un Géolier entre , & détache la chaîne qui arrêtoit Socrate par le milieu du corps. Il lui laisse celle qu'il a aux mains. Le Philosophe semble examiner une personne qui suit le Géolier , & cette personne c'est Anitus.

SCENE PREMIERE.

A N I T U S , S O C R A T E .

A N I T U S .

C'EST Anitus , c'est moi.

S O C R A T E .

Cette faveur m'honore ;
Mais je ne conçois pas comment tu daignes en-
core. . . .

A N I T U S .

Quitte , quitte avec moi cet inflexible orgueil.
Je puis ouvrir d'un mot ou fermer ton cercueil,
Et tu vois devant toi l'arbitre de ta vie.

J'ai désiré longtemps qu'elle te fût ravie ;
Je ne m'en défens pas , & tu l'as bien pu voir.
Tes fers montrent assez ma haine & mon pouvoir.
Mais des larmes d'un fils je n'ai pu me défendre ;
C'est lui qui dans ces lieux me force de descendre.
Par faiblesse pour lui j'ai suspendu ta mort :
Pour la dernière fois il faut régler ton sort ,
Et je viens pour cela. Parle , aimes-tu la vie ?

S O C R A T E.

Sans doute , si je puis vivre sans infâmie.

A N I T U S.

J'ai voulu seul à seul te parler aujourd'hui.
Écoute , je veux bien devenir ton appui.
Mon cœur va te jurer une amitié de frere.
De ta fille , ce soir , je deviendrai le pere ,
Et pour tant de bienfaits je n'exige de toi
Que de vouloir agir & penser comme moi.
Je ne me pique point de préceptes sublimes.
Je vais en peu de mots t'expliquer mes maximes,
Sans réserve , sans fard & sans obscurité,
Pour l'usage du moins , & pour l'utilité ,
Tu peux leur comparer celles de ton école.
Je n'examine point par un desir frivole ,
Si ces Dieux de tout temps par le peuple adorés,
Sont , comme tu le crois , des mensonges sacrés ,
Qui , nés de l'imposture & de notre faiblesse ,

Ont acquis du pouvoir à force de vieillesse ;
Et rendent respectable aux stupides humains ,
Le fruit de leurs erreurs, l'ouvrage de leurs mains.
Tu vois que si ces Dieux sont faibles, méprisables,
Leurs Prêtres ont du moins des armes redou-
tables ,

Et sçavent à propos punir les indiscrets
Dont l'audace prétend pénétrer leurs secrets.
Mais qu'importe après tout si ce sont des chi-
meres ?

Pourquoi mettre au creuset les rêves de nos peres ?
Au-lieu de travailler à les décréditer ,
Au-lieu de les combattre , il faut en profiter.
C'est là l'unique but , le triomphe du Sage.
De la triste raison l'erreur est le partage ,
Et le vulgaire aveugle en sa simplicité ,
Ne connaît point de borne à sa crédulité :
Soit. Mais sans affecter un mépris inutile ,
Saisissant les ressorts qui le rendent docile ,
Un esprit male & ferme à son gré le conduit.
Il appuie avec art une erreur qui séduit ;
Et bien loin d'en tirer un présage sinistre ,
Il l'accrédite encor , & s'en fait le Ministre.
Pour ébranler le cœur il éblouit les yeux.
Il monte sur l'autel , il fait parler les Dieux ,
Et voit à ses genoux une foule tremblante

Puifer dans ses regards l'espoir ou l'épouvante,
C'est ainsi qu'on se fait des destins éclatans,
Qu'on gouverne le monde, & qu'au-lieu....

S O C R A T E.

Je t'entens.

L'ambition du Sage enfante les oracles,
Sur les autels des Dieux prodigue les miracles,
Montre au peuple le crime adoré dans les Cieux,
Fait naître l'appareil qui frappe ici ses yeux,
Et tous ces dogmes vains qu'il ne sçaurait com-
prendre.

A N I T U S.

Il les mépriserait, s'il pouvait les entendre.
Vas, crois-moi, pour penser le peuple n'est pas né.
Il faut, pour son bonheur, qu'humblement pro-
sterné,

Aux autels de ses Dieux, sous la main de leurs
Prêtres,

Il adore en tremblant le pouvoir de ses Maîtres.
Il faut que repoussant un desir insensé,
Content du rang obscur où le sort l'a placé,
Fuyant de la raison l'inutile lumière,
Il vive en paix des fruits qu'il arrache à la terre.
C'est là son vrai destin. Dans son obscurité
Il est ce qu'il doit être, & l'a toujours été.
Mais pour lui la nature avare de ses flâmes,

De la règle commune exempte quelques ames ,
Quelques cœurs généreux , tels que toi , tels que
moi ,

Destinés dans le monde à lui donner la loi.
Ceux-là sans se soumettre aux préjugés vulgaires ,
Y doivent asservir les ames ordinaires ;
Et flatant sa faiblesse ou sa crédulité ,
De la terre à leurs pieds fouler la liberté.
De la comparaison si ton orgueil s'offense ,
Crois qu'il est entre nous bien peu de différence :
Le Philosophe altier qui détruit les erreurs ,
Le Prêtre dont la voix les fume dans les cœurs ,
Ont les mêmes desseins & de pareilles vues.
Tous deux voulant régner sur les ames émues ,
Bornent également leurs desirs & leurs vœux
A se faire un grand nom qui subsiste après eux.
Si nos vœux sont égaux , me diras-tu peut-être ;
Les chemins , les moyens , sont éloignés de l'être ;
Et l'un séduit l'esprit , l'autre veut l'éclairer.
Dans ces distinctions je ne veux point entrer ;
Je m'arrête à l'effet , sans pénétrer la cause.
Mais je vois qu'au danger sans succès l'on s'ex-
pose ,
Qu'il vit souvent obscur , & toujours malheureux ;
Et que l'autre élevé dans un rang glorieux ,
Favorisé du Ciel , redoutable à la terre ,

Donne

Donne à son gré des loix à la nature entiere.
Pouvant la gouverner , tu veux la corriger :
Mais tes efforts sont vains , & tu peux en juger.
Quel fruit t'est revenu de ta sagesse austère ?
Que ta valu , dis-moi , cette vertu sévère ?
Des chagrins , des affronts , sans cesse renaissans ,
Des ennemis nombreux , de lâches partisans ,
De qui le cœur glacé par ta Philosophie ,
Aux transports de mon zèle abandonne ta vie.
Mais change de conduite , & ton sort va changer.
Affermis mes honneurs , & viens les partager.
Feins que tes yeux se sont ouverts à la lumière ;
Que l'on voie une fois ton front dans la poussière ,
Et pour toi dès l'instant je n'ai plus de secrets ,
Je vais te confier mes plus chers intérêts.
Assis près de ces Dieux que ta fierté dédaigne ;
Viens posséder le Temple & l'Autel où je règne.
Sois Dieu toi-même , & vois les hommes effrayés
Te prodiguer leurs vœux & tomber à tes pieds.
M'entends-tu maintenant ?

S O C R A T E.

Tant de gloire me flaté ;
Et c'est plus qu'il n'en faut pour le faible Socrate.
Moi-même en ce moment tu m'en vois interdit.
Mais un scrupule encor arrête mon esprit ;
Ce nuage d'encens offert par la faiblesse ,

D

Étouffe-t-il la voix terrible , vengeresse ,
De ces remords affreux qui déchirent un cœur ,
Et suivent à grands cris le mensonge & l'erreur .

A N I T U S .

Eh ! quelle est cette voix que ton ame redoute ?
Un Prêtre la fait taire , & tu crois qu'il l'écoute ?
Vas , nous lançons la foudre , & ne la craignons
pas .

Laisse là tes remords , & libre d'embarras ,
Viens avec moi puiser au pied du sanctuaire ,
La male fermeté qui fait mon caractère .
Viens apprendre comment dans un crédule ef-
prit ,

On fait naître avec art les frayeurs dont on rit ,
Et comment , sans risquer ces ressources secrètes ,
On a pour les calmer des raisons toujours prêtes .
Au reste , il faut choisir . C'est l'unique moyen
Qui puisse satisfaire & mon cœur , & le tien .
Si tu veux t'opposer encor à ma clémence ,
Ne crois pas reculer plus longtemps ma ven-
geance .

Ou mourir dans une heure , ou venir avec moi
Prendre au pied des autels , & puis donner la loi ;
C'est le dernier arrêt que ma bouche prononce :
Tu peux te décider , & j'attends ta réponse .

S O C R A T E.

Je la dois en effet à la rare bonté
Qui te fait à ce prix mettre ma liberté.
J'ai de tes sentimens la connoissance entiere :
Tu m'en as fait l'aveu simple , franc & sincere :
Écoute donc les miens , & juges à ton tour
Si tu dois espérer de me séduire un jour.
Dans un vil atelier , lorsque dès ma jeunesse ,
J'osai me dévouer à chercher la sagesse ;
Et lorsqu'après vingt ans , devenu moins obscur ,
Je formai le projet , dans un âge plus mûr ,
De publier le fruit de mes travaux pénibles ,
De rendre à la vertu tous les hommes sensibles ,
J'ai vu combien un jour il pourrait m'en coûter :
Je l'ai vu d'un œil ferme , & sans m'épouvanter.
De mes jours , sans regret , j'ai fait le sacrifice ,
Certain que tôt ou tard , sous le nom de justice ,
De toi , de tes pareils , les cris intéressés
Armeraient contre moi les Peuples insensés.
Aussi quand je t'ai vu , grossissant la tempête ,
Que tes brigues avaient attiré sur ma tête ,
Demander mon trépas aux Sénateurs séduits ,
Tu m'as plus affligé que tu ne m'as surpris.
S'il faut de la vertu que je sois la victime ,
Mon unique regret c'est qu'il t'en coûte un crime ,
Et que pour m'élever à ce comble d'honneur ,

Tu devienne un objet de mépris & d'horreur :
Car ne t'y trompes pas , ces partisans dociles
De ta haine aujourd'hui les instrumens serviles ,
Ne feront pas toujours guidés par ta fureur.
Le temps viendra lever le bandeau de l'erreur.
Ils nous verront alors tous deux tels que nous
sommes ,
Et leurs remords tardifs perçant aux yeux des
hommes ,
Trahissant le secret de ton inimitié ,
Leur apprendront à qui je suis sacrifié.
Puissent-ils , détestant l'effet de ta vengeance ,
En devenir plus lents à juger l'innocence !
Au reste , quand des fers tu me ferais sortir ,
Quand ta haine aujourd'hui pourrait se ralentir ,
Cesse de te flater , qu'abaissant mon courage ,
Je puisse me résoudre à changer de langage.
Je dirais aux mortels ; soyez doux , bienfaisans ,
Du Dieu qui vous créa montrez-vous les enfans :
En aimant les humains ressemblez à leur pere.
L'amour est le lien de la nature entiere.
Aimez-vous , souffrez-vous , même avec vos dé-
fauts ;
Désiez-vous sur-tout de ces prestiges faux ,
De ces oracles vains qui , sur la foi des Prêtres ,
Dans des monstres cruels vous présentent vos
maîtres ,

Et qui vous font donner le nom d'impiété
A l'amour de la paix & de la vérité.
Tels feraient mes discours. Ta haine mal éteinte
Y trouverait encor tous les sujets de plainte
Qui forment contre moi sa base & son appui :
Je reviendrais bientôt où je suis aujourd'hui.

A N I T U S.

J'ai peine à résister au courroux qui m'entraîne.
Malheureux , tu veux donc toujours braver ma
haine,

S O C R A T E.

Je ne la brave point , & la crains encor moins.

A N I T U S.

Mais songe que tu perds le fruit de tant de soins ;
Tu mourras dans les fers avec ignominie.

S O C R A T E.

Est-ce un si grand malheur que de quitter la vie ?
L'arrêt que tu prononce aujourd'hui contre moi,
La nature demain le rendra contre toi :
Nous nous suivrons de près. Et quant à l'infâmie
Dont tu crois pour toujours ma mémoire flétrie,
Sçaches que d'un autre œil j'en vois l'événement :
Je ne suis point flétri si je meurs innocent.

A N I T U S.

Malgré moi tu t'obstine à courir à ta perte ;
Et quand je te retiens sur ta tombe entr'ouvert

Rien ne peut t'ébranler , ni ces honneurs promis ,
Ni la tendre amitié que te garde mon fils.

S O C R A T E .

Tes honneurs ! tu peux voir combien je les mé-
prise.

Pour ton fils , la vertu dont son ame est éprise ,
Me rend sensible aux pleurs que je vais lui coûter ;
Mais pour se consoler il n'a qu'à m'imiter.

A N I T U S .

Ainsi donc , renonçant au soin de ta famille ,
Tu te vois sans regret séparé de ta fille. . . .

S O C R A T E .

Anitus , c'est assez. Ce n'est point par le tien
Que tu pourrais juger de son cœur ni du mien.
Nous n'avons plus ici , je crois , rien à nous dire.

A N I T U S *avec fureur.*

Tu seras satisfait , adieu ; je me retire.

S C E N E II.

S O C R A T E *seul.*

ET voilà donc , grand Dieu , les projets cri-
minels

Qui peuvent se former dans le cœur des mortels ,
Lorsque l'ambition secondant l'avarice ,
Les rend sourds aux remords , amis de l'injustice ;

Et que d'un nom sacré pouvant s'autoriser ,
Se jouant de tes loix , qu'ils osent mépriser ,
Ils placent sur l'Autel , au fonds du Sanctuaire ,
Des horreurs que ma voix. . . .

SCENE III.

SOCRATE , CRITON *qui accourt se jeter
aux genoux de Socrate.*

SOCRATE.

JE viens de voir ton pere ;
Il a pour me sauver fait tout ce qu'il a pu.
Il me connaissait mal.

CRITON.

Ah ! j'ai tout entendu.
Je m'étais donc flaté d'une vaine espérance !
Sur sa parole , hélas ! j'étais sans défiance.
Le barbare , abusant de ma crédulité ,
Ne m'avait point parlé de ce honteux traité.
Mais puisqu'enfin de lui je ne puis rien attendre,
Aux soins de l'amitié daignerez - vous vous
rendre ?

Je viens de travailler à votre liberté ;
Vous pouvez éloigner un danger redouté.
Les Gardes sont gagnés , la prison est ouverte.
Dérobez-vous aux mains qui trament votre perte.

D iv

Nous vous suivrons, venez vivre avec vos amis,
 Dans un asyle sûr, loin de vos ennemis.
 Athènes qui gémit, l'amitié, la nature,
 Aglaé, pour tout dire enfin, vous en conjure.
 Hâtez-vous.

S O C R A T E .

Non. Mon cœur est touché de tes soins ;
 Même en les refusant, il ne les sent pas moins.
 Mais dis-moi, mon ami, prétens-tu qu'à mon âge,
 Au terme de mes jours, démentant mon courage,
 Dérobé de ces lieux comme un vil fugitif,
 J'aille d'Athène au loin promener le captif ?
 Et que les Citoyens d'une Terre étrangere
 Disent, en me voyant, voilà ce Sage austere
 Qui, pendant soixante ans, n'entretint ses amis
 Que du respect qu'on doit aux loix de son Pays :
 Mais au premier danger élevé sur sa tête,
 Oubliant sa morale, & fuyant la tempête,
 Il mendie un asyle, en sortant de prison,
 Contre ces loix qu'il craint, peut-être avec rai-
 son.

Toi qui sçais les devoirs que la vertu m'impose,
 A de pareils affronts veux-tu que je m'expose,
 Que je laisse douter si je suis innocent ?
 Et pourquoi ? Pour sauver un reste languis-
 sant

De jours tristes , usés , flétris par la vieillesse ,
Qui , dans le même instant où ma lâche faiblesse
Jouirait d'un asyle avec peine accordé ,
Peut-être par le Ciel serait redemandé.

C R I T O N.

Loin de blesser des loix le pouvoir légitime ,
Vous allez en fuyant leur épargner un crime.
On n'en sçaurait douter , vous êtes innocent ;
Et pourtant de ces loix , le glaive menaçant ,
Conduit par une main adroite , impitoyable ,
Va vous porter sans doute un coup inévitable.
Faites pour protéger les hommes vertueux ,
Elles servent souvent des complots odieux :
Et leur doit-on alors un respect si docile ?
Contre nos passions c'est un remède utile.
Mais faut-il le garder quand un air corrompu
En poison dangereux a changé sa vertu.

S O C R A T E.

Ainsi tout Citoyen guidé par son caprice ,
Opposant sa raison au bras de la Justice ,
Méprisant désormais la voix du Magistrat ,
Prétendra dans lui seul concentrer tout l'État.
Chacun ayant le droit de borner ou d'étendre
L'autorité qu'aux loix il voudra laisser prendre ,
Va , de leurs réglemens organe intéressé ,
Décider quand par eux il se croira blessé.

Eh quoi ! ne vois-tu pas quelles horreurs, quels crimes

Feraient naître bientôt ces funestes maximes ?

Quelle honte à jamais en couvrirait l'auteur ?

Ne vas point , adoptant une coupable erreur ,

Confondre avec la loi l'abus qu'on en peut faire.

Elle est par elle-même & juste , & nécessaire.

Si , comme tu le dis , soigneux d'en abuser ,

Les crimes quelquefois s'en font autoriser ,

Le fruit, le triste fruit qu'alors ils en attendent ,

Est pourtant un hommage , en effet , qu'ils lui rendent.

Le soin que les méchants ont de s'en prévaloir ,

Est un aveu secret qu'ils font de son pouvoir.

Pour la mieux affermir , quand par elle on l'opprime ,

Le Sage , sans regret , en devient la victime.

Il le laisse frapper , sans détourner les yeux :

Persuadé souvent qu'il est avantageux ,

Pour le salut de tous qu'un seul homme périsse :

Heureux celui qui peut , par ce noble supplice ,

Dont la gloire à jamais écarte les horreurs ,

Graver de son Pays la loi dans tous les cœurs !

C R I T O N .

O vertu ! dont l'excès me pénètre & m'accable !

S O C R A T E.

Non , il faut éviter un excès condamnable.
Je ne m'oppose point à des secours permis.
Je ne te défends pas d'assembler tes amis
Au Sénat , qui bientôt , si j'en crois l'apparence,
Va finir mon procès , & rendre la sentence,
Ne dis rien qui ne soit conforme à l'équité ;
Mets au jour , tu le peux , l'exacte vérité.
Si pourtant à tes vœux le succès est contraire ;
Souviens-toi , malgré tout , de ménager ton
pere.

Garde-toi , mon ami , de perdre en ma faveur
Le respect que tu dois à mon accusateur.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE *qui tient CRITON par la main.*

CRITON.

NON, non, de ce moment le jour m'est en horreur.

Laissez-moi me livrer à toute ma fureur.

Laissez-moi détester la Sentence cruelle

Qui couvre mon Pays d'une honte éternelle.

Vous, condamné ! quoi vous ! comme un vil scélérat,

Socrate va périr aux yeux d'un Peuple ingrat !...

O malheureuse Athènes ! ô ma triste Patrie !

Veux-tu voir sans remords ta gloire ainsi flétrie ?

Et toi, cruel, & toi que je n'ose nommer,

Que je ne puis haïr, que je frémis d'aimer ;

Eh bien, vas, j'y consens. Ta constance inhumaine,

Aux dépens de mes jours, satisfera ta haine.

Tu me verras bientôt , égaré , furieux ;
Répandre de ma main tout mon sang à tes yeux.

SOCRATE.

Étouffes les transports d'une injuste colere.
Si tu m'aimes , Criton , il faut aimer ton pere ;
Embrasser ses genoux , m'oublier dans ses bras.

CRITON.

Moi ! je retournerais ah ! ne le croyez pas.
Non , à mon désespoir il faut que je succombe ;
Et puisque vous allez descendre dans la tombe ,
Criton vous y suivra.

SOCRATE.

Non , je te le défens.

Cesse de te livrer à ces emportemens
Qui déchirent ton cœur sans assurer ma vie ;
Et qui font peu d'honneur à la Philosophie.
Quoi ! cette fermeté qui , presque tous les jours ,
Dans le sein de la paix signalait nos discours ,
Nous abandonne-t-elle au milieu de l'orage ,
Et dans l'instant qui veut qu'on la mette en usage ?
C'est sur-tout aujourd'hui qu'il faut nous en pi-
quer.

CRITON.

Sans doute aux maux communs elle peut s'ap-
pliquer ;
Mais à l'affreux complot dont tout mon corps
frissonne ,

Mon pere , il est trop vrai , ma raison m'abandonne.

Moi , que je voie ; ô Dieu ! sans presque oser gémir ,

Par l'indigne attentat dont on veut vous noircir ,
Les palmes se flétrir sur votre front auguste ;
Qu'accablé sous l'effort d'une cabale injuste ,
Innocent , de mes bras je vous voie arracher ,
Et que la mort enfin. . . .

S O C R A T E .

Mais , peux-tu l'empêcher ?
Aux volontés du sort penfes-tu me soustraire ?
Quand la nature en suit le cours involontaire ,
En ma faveur , dis-moi , crois-tu le déranger ?
Penfes-tu que tes pleurs le forcent de changer ?
Eh quoi ! tu n'es encor qu'aux portes de la vie ,
Et dès les premiers pas déjà ton ame plie ,
S'affaisse sous le poids d'un malheur étranger ,
Que la seule bonté t'oblige à partager !
Ah ! si tu veux jouir de la faible mesure
Du bonheur qu'ici-bas accorde la nature ,
Il faudra bien apprendre à ton cœur indompté
A fléchir sous le joug de la nécessité.
L'habitude d'abord le rendra supportable :
Mais c'est à la vertu de le rendre agréable.

A tout âge, en tout lieu, quelque part que tu sois,
Malgré tous les efforts que feront contre toi,
Ou la crédule erreur, ou la jalouse audace,
Fais-en hommage au Dieu qui t'a marqué ta place.
Sans murmurer jamais, suis toujours le chemin
Qui te fera tracé par sa puissante main.

Voilà le seul moyen d'adoucir l'amertume
Dont je vois qu'en secret ton ame se consume.

CRITON.

De vos sages leçons j'aurais mal profité,
Si ma voix accusait ce Dieu de cruauté.
Mais expliquez-moi donc par quel affreux my-
stère

Le crime audacieux domine sur la terre,
Tandis que la vertu, réduite à se cacher,
Est si loin du bonheur qui devrait la chercher.
Ah ! sous ce Dieu si bon la timide innocence
Ne devrait-elle pas avoir sa récompense ?

SOCRATE.

Eh ! qui t'a dit, mon fils, qu'elle ne l'aura pas ?
Du haut de son séjour ce Dieu lui tend les bras ;
Il l'appelle, il l'excite, & sa bonté suprême,
Dans son sein veut un jour la couronner lui-
même.

Mais le prix, sans combat, ne doit point s'en-
porter.

Et pour y parvenir il faut le mériter.

Voilà pourquoi souvent sur la terre où nous
sommes ,

Sa main lâche la bride aux passions des hommes.

La vertu , que le crime alors semble braver ,

Est l'or dans le creuset, que Dieu veut éprouver.

Cesses donc de juger de tout sur l'apparence ;

Sçaches , sans désespoir , gémir sur l'innocence.

Quand tu vois le méchant contre elle conspirer,

Songe alors , songe au prix qu'elle en doit es-
pérer.

C R I T O N.

Il faut donc que frappé du coup le plus terrible,

Je commande à mon cœur de rester insensible.

S O C R A T E.

Non , il faut écouter une juste douleur ,

Mais ne pas succomber sous le poids du malheur.

Penses-tu que je sois insensible moi-même ,

Pour toi , pour Aglaé , pour ma fille que j'aime ?

Contemplant sans effroi la rigueur de mon sort ,

D'un œil indifférent je regarde la mort ;

Mais au moment de perdre une fille chérie ,

Je sens , mon cher Criton , tout le prix de la vie.

Son nom seul m'intimide , & jette dans mon cœur ,

Malgré tous mes efforts , une secrète horreur.

Je

Je ne me suis point fait une étude cruelle
De vaincre à chaque instant ma tendresse pour
elle :

J'en suivais le penchant , & mes yeux satisfaits
Comptaient de sa vertu les rapides progrès.
Dieu veut m'en séparer. J'adore sa Justice.
A ses pieds , de bon cœur , j'en fais le sacrifice.
Je voudrais seulement qu'elle pût m'imiter ;
Que son cœur moins ému du coup qu'on va
porter ,

Scût se rendre à la voix d'une utile sagesse ;
Et qu'il pût soutenir l'effort de sa tendresse.
Criton , un trouble affreux va bientôt l'accabler ;
De ma perte c'est toi qui peux la consoler.

CRITON.

Ah ! d'une horrible idée Aglaé trop frappée ,
Verra toujours ma main de votre sang trempée.
Elle va n'écouter que le ressentiment :
Je deviendrai pour elle un objet effrayant.
Tremblante de me voir & de me reconnaître ,
Poursuivant sur mon sang le sang qui m'a fait
naître ,
Son courroux , sans ressource , allumé contre
moi ,
D'un exil éternel va m'imposer la loi.

E

S O C R A T E .

Non, ta crainte est injuste, & ma fille équitable
Ne sçaurait te jurer une haine implacable.

Je me plais, au contraire, à penser que le temps,
Venant rendre les maux plus calmes, moins
cuifans,

Avec plaisir un jour elle pourra t'entendre
Rappeller à son cœur, toujours sensible & tendre,
Par des discours souvent de pleurs interrompus,
Le pere qu'elle aimoit, & qui ne fera plus.

Elle a besoin d'appui dans ses vives allarmes.

Vas, mon fils, mon cher fils, vas partager ses
larmes.

Son ame renaissante après les premiers jours,
Ne refusera point tes vertueux secours.

Je ne la verrai plus. En ce moment funeste
Qui, de mes faibles ans va terminer le reste,
Exiger qu'elle fût le témoin de ma mort,

Ce serait épuiser la cruauté du sort :

Il lui faut épargner cet horrible supplice.

Pour la dernière fois, va qu'elle m'obéisse.

En recueillant les pleurs que verferont ses yeux,
Dans cet embrassement portes-lui mes adieux.

C R I T O N .

Mon Pere.

SOCRATE.

Non, je sens ébranler mon courage ;
Tu pourrais en restant l'affaiblir davantage.
Tu vois que cet Esclave apporte le poison :
Pour la dernière fois , adieu , mon cher Criton.

SCÈNE II.

SOCRATE , CRITON , AGLAÉ *qui se précipite sur le Théâtre en voyant l'Esclave qui porte la coupe.*

AGLAÉ.

ARrête , malheureux !

SOCRATE.

C'est ma fille.

AGLAÉ *se jettant dans ses bras.*

Ah ! mon pere.

CRITON.

Ah ! ma chere Aglaé.

AGLAÉ.

Laisse-moi , téméraire.

SOCRATE *à Criton.*

Excuses-la , mon fils , tu dois la supporter.

Hélas ! son cœur trop plein a besoin d'éclater.

A Aglaé.

J'avais prévu quel coup , dans ton ame accablée ,
Porterait la douleur dont tu serais troublée.
Je voulais épargner à mon cœur , comme au tien ,
Le pénible tourment d'un dernier entretien.

A G L A É.

Eh bien ! c'en est donc fait , vous serez leur
victime.

Rien ne peut empêcher ni retarder le crime.
Hélas ! vous m'aviez dit qu'il régnait dans les
Cieux

Un Dieu juste & propice aux hommes vertueux ,
Dont la main bienfaisante assurant l'innocence ,
Réprimait des méchans la haine & la vengeance.
Est-ce là sa justice ? Est-ce là sa bonté ?

S O C R A T E .

La douleur parle trop à ton cœur irrité.
Malgré ce que te coûte une épreuve si dure ,
Plains-toi sans offenser l'auteur de la nature.
Je te l'ai dit cent fois , dans ses puissantes mains
Il balance à son gré le destin des humains.
Envain à l'annoncer j'aurai passé ma vie :
Qui croira désormais à ma Philosophie ,
Si , travaillant toi-même à la décréditer ,
Dans ma propre famille on paraît en douter ?

Pour moi ce Dieu n'a point une rigueur sévère,
Puisqu'il te met encor dans les bras de ton pere.
Je lui rends grace au moins dans mes derniers
momens

De pouvoir sous mes yeux rassembler mes enfans.

AGLAÉ.

Vos enfans !

SOCRATE.

Que Criton soit désormais ton frere ;
Qu'il soit même encor plus. Vas n'en fais point
mystere :

Sans crainte, sans regret, j'ai vu naître les feux
De l'amour innocent qui vous brûle tous deux ;
Et sa main avec moi, déjà d'intelligence,
Pouvait de tes vertus être la récompense.

Oui, je comptais un jour par son pere avoué,
Le donner pour époux à ma chere Aglaé.

CRITON.

Souvenir précieux à mon cœur qui l'adore !

SOCRATE.

Je l'espérais, mon fils, & je l'espere encore.
Quand je ne ferai plus, Anitus satisfait
Verra votre union avec moins de regret.

A Criton.

C'est à toi par degré de ramener son ame ;
Je ne vois pas qu'il puisse opposer à ta flâme.

D'obstacles que le temps, la constance & l'amour
Ne doivent se flater de renverser un jour.

A G L A É.

Qui ! moi ! que d'Anitus j'augmente la famille !
Que ce monstre cruel m'ose appeller sa fille !
Et qu'insultant aux pleurs qu'il aura fait couler,
Il me tende la main qui va vous immoler !

S O C R A T E.

Il faut lui pardonner comme je lui pardonne,
C'est un ordre sacré que ma bouche te donne ;
Ma fille , voudrais-tu , pour la première fois ,
Rebuter ma prière , & mépriser ma voix ?
Mais non , tu rempliras cet espoir qui me flatte.
Et pourquoi ferais-tu la fille de Socrate ,
Si ce n'est pour montrer au monde corrompu ,
Sur les cœurs généreux ce que peut la vertu ?
Contractez devant moi cette heureuse alliance ;
Que j'emporte en mourant cette douce espérance.

Il leur fait toucher la main.

Rien ne m'arrête plus, mes vœux sont satisfaits.

A G L A É.

Vous allez donc mourir, je vous perds pour ja-
mais.

Il le faut.

Il veut prendre la coupe.

AGLAÉ *lui retenant le bras avec précipitation.*

Un instant , un seul instant encore.

Tu m'abandonnes donc , Dieu puissant que j'implore !

S O C R A T E.

Ma fille , tu devais épargner à tes yeux

Un spectacle cruel qui n'est pas fait pour eux.

Cependant.

A G L A É.

Je sçais trop ce que vous m'allez dire.

Hélas ! c'est enfoncer le trait qui me déchire ;

C'est remuer encor le poignard dans mon cœur.

Il le faut , je le vois. Mais puis-je sans horreur

Me dire que de vous je ferai séparée ?

Non , mon père , & vouloir à mon ame égarée

Montrer que votre mort ne peut se reculer ,

C'est avancer la mienne , & non me consoler.

S O C R A T E.

Moi-même , sans frémir , je ne sçaurais l'entendre.

Eh bien , prends le parti qu'il aurait fallu prendre.

Ma fille , éloigne-toi de ces funestes lieux ;

Que mes derniers momens ne souillent point tes yeux.

Crois-moi , suis les conseils d'un pere qui t'en
presse.

Tu n'as que trop prouvé ta louable tendresse.

A G L A É.

Moi vous abandonner quand vous m'allez quit-
ter !

De ce peu de momens qui vous peuvent rester ,
Mon pere , vous voulez m'ôter la jouissance !

S O C R A T E .

Caches donc tes soupirs , & fais-toi violence.

A G L A É.

Eh bien, puisqu'il le faut, je retiendrai mes pleurs,
J'imposerai silence à mes justes douleurs.

Mais dans le désespoir où mon ame se livre ,
Laissez-moi souhaiter de ne pas vous survivre.
O mort ! entends mes cris. Jour affreux que je
hais ,

Puissent mes tristes yeux ne te revoir jamais !

Elle se laisse tomber sur un siège.

C R I T O N *se couvrant le visage.*

Non , je ne puis tenir à ce spectacle horrible.

S O C R A T E .

Que vous livrez d'assauts à mon cœur trop sen-
sible !

Eh quoi, Criton, aussi tu pleures, tu gémis !
Montre-toi digne au moins de devenir mon fils.

Il prend la coupe.

O toi ! Dieu tout-puissant, éternelle Sagesse,
Être incompréhensible à l'humaine faiblesse,
Dont tout l'univers parle à mon cœur étonné,
Je remets en tes mains ce que tu m'as donné.
Des ennemis cruels m'arrachent la lumière ;
Pardonne-leur le mal qu'ils ont voulu me faire.
De leur funeste erreur ta main peut les tirer,
Et pour prix de ma mort daigne les éclairer.
Jette un œil paternel sur ma triste famille ;
Que ta bonté soutienne & console ma fille,
Et que jusqu'au moment de se rejoindre à toi,
Elle soit, s'il se peut, plus heureuse que moi.

*Il boit. Aglaé fait un geste de désespoir quand elle
lui voit rendre la coupe.*

*Socrate va vers Aglaé, qui, sans rien dire & sans
se lever, lui baise la main en pleurant.*

Eh quoi ! le désespoir est peint sur ton visage.
Pour soutenir le mien rappelle ton courage :
Songe au Dieu bienfaissant que je viens d'invo-
quer :

Compte sur son secours, qui ne peut te manquer :
Il parlera lui-même à ton ame affermie.

A G L A É.

Le secours qu'il me doit c'est de finir ma vie ,
De me débarrasser de mes funestes jours.
Puisse-t-il à l'instant en terminer le cours !

S O C R A T E .

Quoi ! tu veux renoncer à prendre ma défense,
Et laisser sans appui gémir mon innocence.
Pour la faire connaître il faut la publier.
Daigne donc vivre au moins pour me justifier.

A G L A É.

Hélas ! qu'est-il besoin que l'on vous justifie ?
Toute la Ville en pleurs fait votre apologie.
Les traîtres dont la voix ordonne le forfait ,
Les lâches dont la crainte étouffe le regret ,
Tous , même en le servant , détestent le cou-
pable.

S O C R A T E .

Eh bien , vis pour jouir d'un triomphe hono-
rable.

Vis pour voir tout ce peuple un jour désabusé,
Pleurer un innocent fausement accusé.
Ils viendront sur ma tombe honorer ma mé-
moire.

Ma chère fille , alors partagera ma gloire ,

En voyant les honneurs à son pere adreſſés ,
Peut-être elle oubliera. . . .

A G L A É.

Grand Dieu, vous pâliſſés !

Elle ſe lève avec précipitation. Criton & elle ſoutiennent Socrate qui ſ'affaiblit.

S O C R A T E.

Oui, la mort par degrés ſe gliffe dans mes veines,
Et le nuage épais qui me couvre les yeux
Me laiſſe à peine encor vous diſtinguer tous deux.
Approchez, mes enfans, embraſſez votre pere.

A Aglaé.

Aide aux mains de Criton à fermer ma paupiere.
Adieu. Mon fils, ma fille, aimez-vous tous les
deux ,
Regrétez-moi toujours , & ſoyez vertueux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

Les fautes que l'on indique ici sont essentielles, sur-tout celles des pages 38, 48 & 58 : Elles changent le sens des vers. On prie les Lecteurs de les corriger eux-mêmes soigneusement, sans quoi les morceaux où elles se trouvent leur paraîtront inintelligibles.

ERRATA.

Page 24, vers 2, qui vous rendraient, lisez qui vous rendrait.

Même page, vers 5, dites, lisez parlez.

Page 32, vers 8, expirante; lisez expirante, .

Page 34, au-lieu des vers 5 & 6, lisez :

Par tous les Citoyens est-il donc condamné ?

D'Athènes toute entière est-il abandonné ?

Page 38, vers 15, qu'il le livre, lisez qu'il se livre.

Page 48, vers 21, l'on s'expose, lisez l'un s'expose.

Page 49, vers 5, que ta valu, lisez que t'a valu.

Page 58, vers 15, il le laisse frapper, lisez il se laisse frapper.

Page 60, vers 8, Veux-tu, lisez Peux-tu.



Socrate tragédie

Amsterdamum 1764

P.o.gall. 2070

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10097997-2